This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Vol. 1 ...

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
247230
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1765-1772.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de janvier.

JE ne vous le diſſimule point, mon cher maître; vous me comblez de ſatisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cauſe commune, et que *la ſuperſtition*, avec toutes les révérences que je fais ſemblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous aſſez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, aſſurément ce ſerait *de tout mon cœur*, *de tout mon eſprit et de* 1765.

1765. *toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer DIEU; mais je ne suis posté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté. Puisque vous voulez bien veiller à l'impression, je vous prie de faire main basse sur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie aussi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impression; je désirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aisément, et aussi pour ses intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville*. J'espère qu'il obtiendra sans peine la permission de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, si vous le savez, ce que c'est qu'une histoire qu'on fait courir d'une lettre des Corses à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur législateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corses l'avaient seulement prié de mettre leurs lois en *bon français*: cela me paraît un persiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'est comme si *noſſeigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corse*, ou aux sauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait assez à

certains réquiſitoires. Quoi qu'il en ſoit, dites-moi, je vous prie, ce que vous ſavez là-deſſus de certain. On aſſure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous ſerez à portée de voir), dans laquelle il ſe félicite beaucoup de l'honneur que les Corſes lui font; et, en même temps, on aſſure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Ducheſne*, ſon libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corſes eſt fauſſe, et que c'eſt un nouveau tour que lui jouent ſes ennemis. On ajoute que c'eſt vous qui lui avez joué ce tour-là, mais ſans en apporter la moindre preuve. Je ſais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au ſujet des comédies que vous feſiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans ſa ſolitude, où il eſt déjà aſſez malheureux par ſa ſanté, par ſa pauvreté, et ſurtout par ſon caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combuſtion; mais qui vraiſemblablement, ſi j'en crois ſes plus zélés partiſans, ne feront pas grande ſenſation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard ſur le ſocinianiſme qu'il me reprochait d'avoir imputé aux Génevois. Ce n'eſt pas la première fois qu'il ſe contredit; mais il ſouffre, il eſt 1765.

malheureux, il faut bien lui passer quelque
1765. chose. Il faut dire de lui comme le régent disait d'un homme qui prenait force lavemens à la Bastille : *Il n'a que ce plaisir-là.* Vous avez cru comme moi, sans fondement, que l'abbé de *Condillac* était mort; heureusement il est tiré d'affaire, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philosophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconsolable. Adieu, mon cher et illustre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce sujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer.*

Si vous voulez savoir la *généalogie* du descendant de *Gabrielle d'Estrées*, adressez-vous à l'abbé d'*Olivet* qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de *Maucroix*; ce ne serait pas un tort, si le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'est pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, sous le sceau de la confession, ce que vous pensez d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête

de vanité. Des perſonnes très-conſidérables déſireraient de ſavoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander. 1765.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de janvier.

MON cher et grand philoſophe, en réponſe à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Deſtruction*; il m'aſſura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous ſavez. Or, ce que vous ſavez eſt bien peu pour un ſi bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris, dans le moment, pour le ſommer de ſa parole. Il donne beaucoup de promeſſes, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir ſon devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il eſt un peu intrigué, ainſi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracaſſeries pour étrennes, au ſujet des

élections ; elles ont été très-fortes cette année.
1765. Il y a beaucoup de diſſentions entre le conſeil et le peuple, qui ſe croient tous deux ſouverains. *Jean-Jacques* a un peu attiſé le feu de la diſcorde. La députation des Corſes à *Jean-Jacques* eſt une fable abſurde ; mais les querelles génevoiſes ſont une vérité. C'eſt dommage pour la philoſophie que *Jean-Jacques* ſoit un fou, mais il eſt encore plus triſte que ce ſoit un mal-honnête homme. La lettre inſolente et abſurde qu'il m'écrivit, au ſujet des ſpectacles de Ferney, était à la fois d'un inſenſé et d'un brouillon. Il voulait ſe faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalouſie de métier ; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, bourſouflé d'orgueil, fut piqué de mon ſilence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je ſerais poſſeſſeur des Délices ; et, huit jours après, il ſe brouilla avec *Tronchin* pour jamais.

A peine arrivé dans ſa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans ſa patrie ; il excite les citoyens contre le magiſtrat ; il ſe plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné ſans l'entendre ; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*) ;

(*) Voyez Philoſophie, tome II, page 45.

il joue le rôle de délateur et de calomniateur : voilà, je vous avoue, un plaisant philosophe ; il est comme les diables dans *Quinault* : 1765.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux fesait ces belles manœuvres ? C'était lorsque je prenais vivement son parti, au hasard même de passer pour mauvais chrétien ; c'était en disant aux magistrats de Genève, quand par hasard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques ;* mais, lui m'ayant offensé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait par-tout que je le persécutais, dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule, ainsi que la plupart des choses de ce monde ; mais je pardonne tout, pourvu que l'infame superstition soit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle soit abandonnée aux laquais et aux servantes, comme de raison.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était ressuscité : *Tronchin* le croyait mort avec raison, puisqu'il ne l'avait pas

traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*,
1765. tout ce que je ſais, c'eſt qu'il doit réuſſir auprès des hommes par la douceur de ſes mœurs, et auprès des dames par ſa figure.

Vous voilà inſtruit de tout, mon cher maître; je vous ferai part de la réponſe de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

MON cher philoſophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Deſtruction* en gros caractère, comme vous le ſouhaitez. C'eſt une charmante édification que cette *Deſtruction*; on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un iota de la loi, juſqu'à ce que toutes choſes ſoient accomplies. J'aurai plus de ſoin de cette beſogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieuſement. Frère *Cramer*, afin que vous le ſachiez, eſt très-actif pour ſon plaiſir, et très-pareſſeux pour ſon métier. Tel était *Philibert Cramer*, ſon frère, qui a renoncé à la typographie.

Gabriel et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs négligences, de n'avoir pas fait préſenter à l'académie un exemplaire de mes fatras ſur les fatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit, pour excuſe, que la *Brunet*, votre imprimeuſe, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en eſt pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui ſuis tout ébaubi. 1765.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit préſenter un fatras cornélien à monſieur le ſecrétaire perpétuel. Si cela n'eſt pas fait, je vous ſupplie de m'en inſtruire, parce que ſur le champ je ferai partir, par la diligence de Lyon, le ſeul exemplaire que j'aye, lequel je ſupplierai l'académie de mettre dans ſes archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cauſe. C'eſt le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous ſont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans ſon livre, le ſecret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut ſe conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* eſt content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'eſpère cependant que la bonne cauſe pourra bien ſe ſoutenir ſans lui. *Jean-Jacques* a beau être

1765. un misérable, cela n'empêche pas qu'*Ezéchiel* ne soit un homme à mettre aux petites maisons, ainsi que tous ses confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en dise, que la raison a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours; il se trouvera toujours quelque bonne ame qui dira son mot en passant.

LETTRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de janvier.

Je commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts; c'est votre affaire de lui dire là-dessus ce qui convient; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me

faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat ; mais c'eſt bien aſſez de me couper les ongles moi-même de bien près, ſans qu'un cenſeur vienne encore me les couper juſqu'au ſang. M. *Cramer* peut compter, ſi j'ai lieu d'être content de lui en cette occaſion, qu'il imprimera déſormais tout ce que je ne voudrai pas ſoumettre à l'inquiſition de nos *Midas*. 1765.

Je ſuis bien fâché, pour la philoſophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans ſon dernier livre que je n'ai pu lire ; tant la matière eſt peu intéreſſante pour qui n'eſt pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponſe injurieuſe ; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger, qui ont lu cette réponſe, m'ont aſſuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, ſi vous lui répondez, ce qui n'eſt peut-être pas néceſſaire (du moins c'eſt le parti que je prendrais à votre place) répondez-lui avec le ſang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me ſemble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en oppoſant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de ſa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ſes ouvrages, ſans compter ſon petit procédé avec moi, à qui il a donné

1765. moines-là ne vous paraiſſent-ils pas plus habiles que les jéſuites? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage; mais il eſt juſte de combler de biens des hommes ſi utiles à l'Etat. Détruiſez, détruiſez, tant que vous pourrez, mon cher philoſophe; vous ſervirez l'Etat et la philoſophie.

J'eſpère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de ſoufflets que vous donnez à tour de bras aux janſéniſtes et aux moliniſtes. C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejuſdem farinæ hominibus*, vous ne vous ſoyez pas entendus pour écraſer l'*inf*.... Le plus grand de mes chagrins eſt de voir les impoſteurs unis et les amis du vrai diviſés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruiſez la chimère.

N. B. Vous ſaurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adreſſe de M. *Duclos*, à la chambre ſyndicale, par la diligence de Lyon. Je ſupplie le philoſophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais: c'eſt un philoſophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embraſſe; je ſuis bien vieux et bien malade.

LETTRE

LETTRE VII. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

MON cher et illuſtre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Deſtruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a pluſieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait auſſi pluſieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Deſtruction* puiſſe ſervir *in ædificationem multorum !* Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des ſeconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être ſi bien mis à couvert de leurs morſures, que *fragili quærens illidere dentem offendet ſolido.* Je reſpecterai toujours, comme de raiſon, la religion, le gouvernement, et même les miniſtres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres ſottiſes, et aſſurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvuliſſime. Je vous conſeillerais cependant,

1765. attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus insolens et plus sots, de conserver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suisses.

Fréron a pensé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir insulté grossièrement, à son ordinaire, mademoiselle *Clairon*: elle s'en est plainte, mais le roi son compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui est toujours cependant aux arrêts chez lui, sous la verge de la police. Il est bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections respectables; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.* Puisque les choses sont ainsi, je prétends moi avoir aussi mon franc-parler, et, à l'exception des choses et des personnes auxquelles je dois respect, je dirai mon avis sur le reste. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siége de Calais qu'on joue actuellement avec grand succès? Comme cette pièce est pleine de patriotisme, on dit, pour rendre les philosophes odieux, qu'ils sont déchaînés contre elle. Rien n'est plus faux, mais cela se dit toujours, pour servir *ce que de raison.* Quelle pauvre espèce que le genre-humain! Adieu, mon cher maître; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

(*) Le roi *Stanislas* était le parrain du fils de *Fréron.*

LETTRE VIII. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher deſtructeur, obéit ponctuellement à vos ordres; la *Deſtruction* ſera magnifiquement reliée et envoyée à ſa deſtination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente-cinq pages, le ſeul de tous les livres qui reſtera ſur ce procès qui a produit tant de volumes! Je vous réponds que quand il ſera arrivé à Paris, il ſera enlevé en quatre jours. Je ſuis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jéſuite, et que même il a eu l'honneur d'être chaſſé de la ſociété; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaiſanterie.

Je voudrais bien ſavoir qu'eſt devenu le petit jéſuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la proceſſion de ſon village. Eſt-il vrai que le jéſuite qui avait.... du prince de G*** eſt mort? ne s'appelait-il pas *Marſy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

1765. Dieu vous maintienne, mon cher deſtructeur, dans la noble réſolution où vous êtes de faire main baſſe ſur les fanatiques, en feſant patte de velours! Vous ſerez cher à tous les gens de bien. *Ecr. l'inf.*

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

Mon cher philoſophe utile et agréable au monde, ſachez que votre ouvrage eſt comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais ſi bien reſſemblé à ſon père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent: Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le reliſait; on en cite tous les jours des paſſages. J'écrivis à mon ami M. de *Cideville* que je le croyais déjà répandu à Paris; je lui parlai du plaiſir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres conſécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile: il eſt impoſſible qu'on ne vous devine pas à la

ſeconde page. Vous aurez à la fois le plaiſir de jouir du ſuccès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce ſervice au public devant les fripons et les ſots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je ſuis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vîte qu'on ne lui donne une penſion. Vous avez bien raiſon dans ce que vous dites du ſtyle des avocats; ils n'ont jamais ſu combien la déclamation eſt l'oppoſé de l'éloquence, et combien les adjectifs affaibliſſent les ſubſtantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas; mais, après tout, les raiſons que frère *Beaumont* a détaillées ſont fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public reſte convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonſtrandum*. Tout ce que je demande au ciel, c'eſt que le parlement de Toulouſe caſſe l'arrêt ſouverain des maîtres des requêtes. Je ne me ſouviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ſes ennemis fiſſent des ſottiſes. Le fanatiſme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand ſeigneur eſpagnol, que je ne connais point, s'aviſe de m'écrire une lettre

1765. tout-à-fait anti-fanatique, pour me demander des armes contre ce monſtre, en dépit de la ſainte hermandad.

Jean-Jacques eſt devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverſerait ſa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des ſpectacles ; il n'a pas mieux réuſſi en qualité de boute-feu, qu'en qualité de charlatan philoſophe.

Eſt-il vrai qu'*Helvétius* eſt à Berlin ? Il me paraît que le réquiſitoire compoſé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralyſie ſur les trois doigts avec leſquels on tient la plume. Eſt-ce qu'il ne ſavait pas qu'on peut mettre l'*inf*.... en pièces, ſans graver ſon nom ſur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embraſſe de tout ſon cœur, et moi auſſi.

LETTRE X. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

26 de mars.

OH, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* sur l'affaire des malheureux *Sirven* (*)! auſſi a-t-elle le plus grand et le plus juſte ſuccès; on ſe l'arrache, on verſe des larmes, et on la relit, et on en verſe encore, et on finit par déſirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je ſuis bien heureux que ma rapſodie ſur la deſtruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps; votre lettre l'aurait effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne ſais quand ma *Deſtruction* arrivera; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il y a des perſonnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon ſecret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en ſoit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz ſera l'avis de beaucoup de gens, et ſurtout le fera vendre; car c'eſt-là l'eſſentiel pour que M. *Cramer* ne ſoit pas léſé.

(*) Voyez Politique et Légiſlation, tome III, page 174. Cette lettre eſt adreſſée, par erreur, à M. d'*Alembert*.

1765. Je ne sais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que *Simon le Franc* suivait à la procession. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une seule fois, à l'enterrement de monsieur d'*Argenson*, où il était, non comme homme de lettres, car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris, c'est si obscurément que personne n'en sait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les satires de *Despréaux* obligèrent à se cacher si bien, que le *Mercure* annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu-près autant au poëte *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle ame à son créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marsy*, *olim* jésuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages, est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'*Aliboron* avec qui il s'était ensuite brouillé, du moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous

Vous avez ſu que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès ; c'eſt à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous ſeul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne ſais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cauſe ; je voudrais bien qu'avec une ſi belle ame et ſi honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ſes mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouſe eſt furieux, dit-on, et veut caſſer l'arrêt qui caſſe le ſien ; il ne lui manque plus que cette ſottiſe-là à faire. 1765.

Adieu, mon cher maître ; moquez-vous de tout, comme vous faites, ſans ceſſer de ſecourir les malheureux et d'écraſer le fanatiſme. Mes reſpects à madame *Denis*. Je ſuis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janſéniſte et loyoliſte ne trouvera pourtant guère drôle.

1765. Il y a peu de ces êtres penſans. Mon ancien diſciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un ſur mille ; c'eſt à peu-près le nombre de la bonne compagnie ; et s'il y a actuellement un millième d'hommes de raiſonnable, cela décuplera dans dix ans. Le monde ſe déniaiſe furieuſement. Une grande révolution dans les eſprits s'annonce de tous côtés. Vous ne ſauriez croire quels progrès la raiſon a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embraſſent ouvertement le ſyſtême de *Spinoſa*, je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes ſur la nature des choſes, qui ne ſavent point ce qui eſt, mais qui ſavent très-bien ce qui n'eſt pas : voilà mes vrais philoſophes. Je peux vous aſſurer que, de tous ceux qui ſont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fuſſent des ſots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'eſprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquiſition ſur les livres eſt ſévère ; on me mande que les ſouſcripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'eſt pas ſeulement être ſévère, c'eſt être très-injuſte. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les ſouſcripteurs, et on ruine les libraires. Je voudrais bien ſavoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront

de révolution ; ce ſont les petits livres portatifs à trente ſous qui ſont à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents ſeſterces, jamais la religion chrétienne ne ſe ſerait établie. 1765.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*, en qualité d'étranger et de ſuiſſe. On veut bien que les Suiſſes ſe damnent, mais on veille de près, à ce que je vois, ſur le ſalut des Pariſiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque choſe pour achever ma damnation, vous me feriez un plaiſir diabolique dont je vous ſerais très-obligé. Je ne peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque choſe qui pique.

Il faut que je vous diſe que je viens de lire *Grotius*, *De veritate*, &c. Je ſuis bien étonné de la réputation de cet homme ; je ne connais guère de plus ſot livre que le ſien, excepté l'ampoulé *Houteville*. On avait, de ſon temps, de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre diſcours préliminaire !

Adieu, mon très-cher philoſophe ; ſera-t-il dit que je mourrai ſans vous revoir ?

1765.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illuſtre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuſcrit pour juſtifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, ſi par haſard cet endroit était déjà imprimé. J'eſpère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravaſés à Paris, ayant que le tout ſoit arrivé; cette imprudence eſt cauſe que la canaille janſénienne et jéſuitique a crié d'avance contre la *Deſtruction*, et que la publication en eſt ſuſpendue par ordre du magiſtrat, quoique tous les gens ſages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, ſage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'eſt que pendant tous ces délais on n'en faſſe une édition furtive qui pourrait léſer

M. *Cramer*. Ce ne ſera pas la faute de l'auteur, mais il faut eſpérer que ceci ſervira d'avis pour une autre fois. J'attends que cette affaire ſoit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra déſormais être plus précautionné contre l'inquiſition. Je viens de recevoir de votre ancien diſciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'eſpère qu'il ſera bien reçu, et que l'*inf*..... aura encore ce petit déſagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philoſophique, qui m'ont fait beaucoup de plaiſir. La diſpute ſur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, ſans parler du reſte. On dit que les miniſtres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien diſciple n'aura pas le crédit de l'y faire reſter malgré cette canaille. Je me ſouviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le conſiſtoire avait chaſſé. Le roi de Pruſſe écrivit à milord *Maréchal : Puiſque ces b...-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppoſe pas, que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* eſt fou. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. 1765.

1765. Il faudrait, pour toute réponſe, faire imprimer l'éloge à côté de la ſatire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne ſais quelle comédie :

Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illuſtre et reſpectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 d'avril.

Mon cher appui de la raiſon, c'eſt bien la faute à frère *Gabriel*, s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indiſcrets ; mais, ou je me trompe fort, ou jamais *Merlin* n'aurait oſé rien débiter ſans une permiſſion tacite ; et, malheureuſement, pour avoir cette permiſſion de débiter la raiſon, il faut s'adreſſer à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive, alors *Gabriel*

débitera la sienne. Fournissez-nous souvent de ces petits stylets mortels à poignées d'or enrichies de pierreries, l'*inf*..... sera percée par les plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde. 1765.

Vous avez bien raison de citer le vers des Plaideurs : *Que de fous ! &c.* ; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : Que de fous j'ai guéris ! Tous les honnêtes gens commencent à entendre raison ; il est vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura secrétement un très-grand nombre de confesseurs, et c'est tout ce qu'il nous faut.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cause ; jamais les pères de l'Eglise ne se sont contredits autant que lui. Son esprit est faux, et son cœur est celui d'un mal-honnête homme ; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ses torts envers moi, s'il se mettait à pulvériser, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui le persécutent. J'avoue que sa main n'est pas digne de soutenir notre arche ; mais,

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?

Frère *Helvétius* réussira sans doute auprès de *Frédéric* ; s'il pouvait partir de là quelques traits qui secondassent les vôtres, ce serait une bonne affaire.

1765. Adieu, mon cher maître et mon cher frère; je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le sein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

Mon cher et illustre maître, il est arrivé ce que nous espérions au sujet de l'histoire de la *Destruction* des jésuites. Les gens raisonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jésuites même savent gré à l'auteur de n'avoir dit de la société que le mal qu'elle méritait; mais les jansénistes-convulsionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui sur la tête), ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement; mais comme le parlement y est traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au nez; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie : jugez de l'état où sont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette canaille

trouve mauvais qu'on lui applique sur le dos les coups de bûche qu'elle se fait donner sur la poitrine. Il me semble pourtant que des coups de bûche sont toujours des *secours*, et que la place doit leur être indifférente ; 1765.

Car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.

J'enverrai incessamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car, pendant qu'ils sont en train de braire, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles, je continuerai par les coups de houssine, ensuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en seront là, ils seront si accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu, l'odieuse et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de stylet.

Vous avez su l'aventure de la comédie ; nous allons vraisemblablement perdre mademoiselle *Clairon*, qui ne remontera plus sur le théâtre, si elle ne veut pas perdre l'estime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*) ; son procédé est atroce

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

1765. et abominable, auſſi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que pluſieurs comédiens ne ſe retirent, s'ils ne ſont pas en effet auſſi vils qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers paſſeront à la poſtérité, mais le nom de votre maréchal n'y paſſera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'hiſtoire dira : *Je ne m'en ſouviens plus*. Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne ſont pas heureux en renommée; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépenſé des ſommes immenſes? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne reſtait plus que quinze cents il y a trois mois; on va ramener tout ce qui reſte, et peut-être n'en reviendra-t-il pas ſix cents. Que le roi eſt à plaindre d'être ſi indignement ſervi, lorſqu'il mérite tant de l'être bien! *Helvétius* me paraît bien content de ſon voyage. Adieu, mon cher maître.

LETTRE XVI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

VOTRE indignation, mon cher philoſophe, eſt des plus plaiſantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinels*, à qui vous donnez tant de naſardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'eſt-ce pas de nazaréens que vient naſarde?) de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaiſe Paſcal* feſait des jéſuites. Vous les rendrez ridicules, *in ſæcula ſæculorum, amen.* Les croquignoles au cuiſtre théologien ſont, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compoſe avec l'abbé d'*Eſtrées* un beau réquiſitoire pour défendre de penſer en France. Je ne conçois pas comment ce..... a oſé ſoutenir, dans ſon tripot, que l'ame eſt ſpirituelle; je ne ſais aſſurément rien de moins ſpirituel que l'ame d'.....

Voyez-vous toujours mademoiſelle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle ſe fera un honneur immortel, ſi elle déclare, elle et ſes confrères, que jamais

1765. ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'est une contradiction trop absurde d'être au sabot de l'évêque si on ne joue pas, et excommunié par l'évêque si on joue? Cette tournure ne pourrait offenser la cour, et rendrait odieux tous ces faquins de jansénistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède*; le ridicule est le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces marouflés, et les ferez disparaître.

LETTRE XVII. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

MON cher et illuſtre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaiſſiez déjà par ſes lettres, et que ſurement vous ſerez charmé de connaître par ſa perſonne. Une heure de converſation avec lui vous en dira plus en ſa faveur que je ne pourrais vous en écrire; il a voulu abſolument que je lui donnaſſe une lettre pour vous, quoiqu'aſſurément il n'en ait pas beſoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiſelle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne ſais pas ſi elle remontera jamais ſur le théâtre, mais je l'eſtime aſſez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'eſt bien aſſez d'être excommuniée, ſans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Velches mériteraient d'être réduits à la meſſe et au ſermon pour toute nourriture; et j'eſpère qu'ils finiront par ce régime ſi digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonſtance pour demander

1765. qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain bénit, ils seront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis serait qu'ils présentassent requête à l'assemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à tout le moins une fois l'an*. Je voudrais bien savoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refusaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande; sans compter qu'il serait assez bon que l'assemblée du clergé, qui va demander à cor et à cri le rappel des jésuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitation des comédiens au giron de l'Eglise, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau sujet de réflexions pour le gazetier janséniste. A propos de gazetier janséniste, il me semble que ses amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Destruction;* ils ont senti, à force de discernement (car ils ont l'esprit fin), le ridicule dont ils se couvriraient. J'en suis sincèrement fâché, car vous savez tout le bien que je leur veux; je ne perdrai aucune occasion de leur donner des marques de souvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illustre confrère; mon attachement pour vous est d'une nature un peu différente, mais il n'en sera pas moins durable. Je vous embrasse de tout mon cœur,

et

et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaiſir qu'il aura de vous voir. 1765.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philoſophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède*; il eſt bien aimable, comme vous dites. Je ne ſavais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigeſtions l'euſſent tué : ce n'eſt pas ainſi que doit mourir un philoſophe. Sa penſion vous eſt dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont deſſervi; je n'en ſuis point du tout ſurpris. J'ai des ennemis auſſi, moi qui ne vous vaux pas. On m'a dit que l'académie des ſciences, en corps, demande cette penſion pour vous; c'eſt une démarche qui vous honore autant

1765. que vos confrères. Vous me ferez grand plaisir de m'en apprendre le succès, soit par un petit mot de votre main, soit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiselle *Clairon* pourrait venir consulter *Tronchin;* en ce cas, il faudra que je fasse rebâtir mon théâtre : mais je suis devenu si vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracasseries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque :

Lupi Mœrim vidêre priores.

Je crois que, si *Clairaut* est allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIX. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

MON cher philoſophe, je ſuis plus indigné que vous, parce que je ſais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injuſtice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuſer une modique penſion, patrimoine d'académie; et à qui? à celui qui a refuſé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à ſa patrie. Je ne crois pas que vous ſoyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reſte de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre penſion à d'autres; on vous fait donc ſeulement attendre: on veut peut-être que vous faſſiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette*; c'eſt un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cauſe, et ſentant tout votre mérite. C'en ſerait trop, mon cher philoſophe, ſi les ſages avaient contre eux les prêtres et les miniſtres. Nous avons beſoin des hommes

1765. d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raisons de penser ainsi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez sur le cœur, attendu que le mien est à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injustice que j'éprouve; il est vrai qu'elle est sans exemple. Je sais que le ministre n'a point encore rendu de réponse définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'est dû à tant de titres, c'est un outrage presque aussi grand que de me le refuser. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de sacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais sur la pension de l'académie comme sur la seule ressource de ma vieillesse. Si cette ressource m'est enlevée, il

faut que je ſonge à m'en procurer d'autres, car il eſt affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez ſavoir les charges conſidérables et indiſpenſables, quoique volontaires, qui abſorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous ſeriez étonné du peu que je dépenſe pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'eſt pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes beſoins. Sans la penſion du roi de Pruſſe, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma ſubſiſtance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il ſaura ma poſition, ne redouble ſes inſtances pour me faire accepter la place qu'il me garde toujours, de préſident de ſon académie; mais le ſéjour de Potſdam ne convient point à ma ſanté, le ſeul bien qui me reſte; et d'ailleurs un roi eſt toujours meilleur pour maîtreſſe que pour femme. Je vous avoue que ma ſituation m'embarraſſe. Il eſt dur de ſe déplacer à cinquante ans, mais il ne l'eſt pas moins de reſter chez ſoi pour y eſſuyer des naſardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que le miniſtre, qui en agit ſi indignement à mon égard, a dit à M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour 1765.

1765. ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au roi, qui ſurement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du miniſtre, en voulant me ſervir. Ma ſeule conſolation eſt de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui ſont l'opprobre de la littérature, ne ſont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'eſpère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laiſſer ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de perſécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je ſuis très-ſenſible à l'amitié que vous me témoignez; je crois la mériter un peu par mes ſentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au miniſtre une lettre ſimple et convenable, ſans baſſeſſe et ſans inſolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponſe que l'académie. Si on attend que je faſſe d'autres démarches, on attendra long-temps.

LETTRE XXI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

MON cher philoſophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime aſſez pour vous apprendre des ſecrets que je ne devrais dire à perſonne, et je compte aſſez ſur votre probité, ſur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le ſilence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt eſt chez vous ſubordonné à la vertu.

La plupart des lettres ſont ouvertes à la poſte; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : *Que direz-vous des miniſtres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un miniſtre m'écrivit, quinze jours après : *Je ne ſuis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.;* ce miniſtre paraiſſait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Ruſſie, dans laquelle vous diſiez : *La France reſſemble à une vipère, tout en eſt bon hors la tête.* On ajoute

1765. que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez, mon cher philosophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu justice, et que j'aye écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le désert, et surtout d'un *Jean* persécuté, ne fait pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reste en Grèce. Votre cœur et votre raison sont pour la Grèce. Vous examinerez si, en restant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je suis persuadé que le ministre, qui n'a rien répondu sur votre pension, ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis la *Vision*. Je sentis cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-instruit. Madame la princesse de *R*... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des trésors de colère se sont amassés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on

qu'on vous eſtime comme on le doit, et qu'on aurait déſiré votre eſtime. 1765.

Je ſais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre penſion. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne ſois pas ſur les lieux? Il y a un homme qui eſt dans une très-grande place, et qui eſt mécontent de vous. Il n'eſt pas impoſſible que ſon reſſentiment ait influé ſur le refus ou ſur le délai de la juſtice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je ſuis ſans conſéquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui propoſerai une action généreuſe. Il eſt très-capable de la faire, très-capable auſſi de ſe moquer de moi; mais j'en courrai volontiers les riſques, et rien ne retombera ſur vous. Je ne ferai rien aſſurément ſans avoir vos inſtructions que vous pourrez me faire parvenir en toute ſureté par la voie dont vous vous êtes déjà ſervi.

On crie contre les philoſophes, on a raiſon; car ſi l'opinion eſt la reine du monde, les philoſophes gouvernent cette reine. Vous ne ſauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Deſtruction* a fait beaucoup de bien. Bonſoir; je ſuis las d'écrire. Je ne le ferai jamais de vous lire et de vous aimer.

1765.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

MON cher et illuſtre maître, je reçois à l'inſtant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de ſa campagne; et comme il ſerait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par ſon canal, en ſon abſence je profite de l'occaſion de mademoiſelle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il eſt très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit; mais, comme cèla n'intéreſſe point le roi, je croyais pouvoir écrire en ſureté, perſuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'eſt pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, eſt parvenu à ſe rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était ſi facile de ſe faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaiſſance; cependant je n'imagine pas qu'il influe beaucoup dans le refus ou le délai de ma penſion; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au miniſtre, qui n'oſe le dire pourtant, et qui donne de ſon délai toutes ſortes de mauvaiſes raiſons. Au reſte, je vous laiſſe le maître de

faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui eſt bien certain, c'eſt que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Pruſſe m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de ſa part que la place de préſident eſt toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il eſpère que je ne la refuſerai pas; mais ma ſanté ne me permet plus de me tranſplanter, et puis je ſuis plus amoureux de la liberté que jamais, et ſi je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver ſi le roi de Pruſſe venait à mourir), ce ſerait pour aller dans un pays libre. Il eſt sûr que cette France m'eſt bien odieuſe, et que, ſi *ma raiſon* eſt pour la Gréce, aſſurément *mon cœur* n'y eſt pas. Tous les ſavans de l'Europe ſont déjà informés, par moi ou par d'autres, de l'indignité abſurde avec laquelle on me traite, et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au deſtin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque ſolitude. On me fera tout le mal qu'on voudra; j'eſpère que mes amis, le public et les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître; je ne vous dis rien de la porteuſe de cette lettre, elle porte ſa recommandation avec elle. Adieu. 1765.

1765.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'auguſte, car je ne puis ſouffrir août.

MON cher philoſophe, ſi la cauſe que je ſoupçonnais n'eſt pas la véritable, il y a donc des effets ſans cauſe. La raiſon ſuffiſante de *Leibnitz* eſt donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injuſtice qu'on vous fait, eſt parfaitement abſurde. Mademoiſelle *Clairon*, dans ſon genre, ſe trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a eſſuyé aſſurément des choſes plus déſagréables; je lui conſeille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conſeillé. Pour vous, mon cher et grand philoſophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre ſageſſe. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiſeul*, je lui ai tout dit; et, puiſque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injuſtice, mon rôle eſt terminé. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a un déchaînement auſſi violent que ridicule à la cour contre les philoſophes; et pour compléter cette extravagance, c'eſt

le beau Siége de Calais qui a fait pouſſer à l'excès ce déchaînement. J'ignore ſi vous quitterez cette nation de ſinges, et ſi vous irez chez des ours; mais ſi vous allez en Ourſie, paſſez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il ſerait fort plaiſant que je mouruſſe entre vos bras, en feſant ma profeſſion de foi. 1765.

Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philoſophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux: je ne le crois pas; nous ne ſommes qu'au temps des *Fréron*s et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets*; d'ailleurs nous ſommes tous deux bons chrétiens, bons ſujets, bons diables; on nous laiſſera en paix dans ma tanière. Écrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu; je vous aime autant que je vous eſtime.

1765. par cela ſeul, en averſion, et de chercher à me donner un dégoût qu'il n'oſe pourtant conſommer. Il vient d'écrire à l'académie des ſciences, pour lui demander une ſeconde fois ſon avis qu'elle lui a déjà donné ſans qu'il le lui demandât. On dit même que c'eſt cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut eſpérer que cela finira. Le roi de Pruſſe me preſſe de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a ſi bien vengé de Verſailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magiſter de Chaillot ou de Vaugirard que préſident de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occaſion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais déſirer. Je puis dire qu'*à quelque choſe malheur a été bon*, puiſqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la conſidération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque ſous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me ſauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; vous

avez eu, et peut-être vous avez encore made-
moiſelle *Clairon*. Elle a été encore plus mal- 1765.
traitée que moi; mais on a beſoin d'elle, et on ne ſe ſoucie guère de moi; on la cajolera pour la ramener; elle ſuccombera peut-être, et j'en ſerai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à reſpecter les talens dont on a beſoin pour ſon plaiſir ou pour ſon inſtruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des careſſes. Je ſuis fâché de vous l'avouer, mon cher et illuſtre maître; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous? vous avez un peu gâté les gens qui nous perſécutent. J'avoue que vous avez eu beſoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous ſauver de *Belzébuth*; mais *Lucifer* en eſt devenu plus orgueilleux, ſans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conſervez-vous néanmoins pour la bonne cauſe, duſſiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaiſſez, Dieu merci, pour ce qu'elles ſont.

Parlons de choſes un peu moins triſtes. Savez-vous que je vais être ſevré? à quarante-ſept ans, ce n'eſt pas s'y prendre de trop bonne heure. Je ſors de nourrice où j'étais

1765. depuis vingt-cinq ans; j'y prenais d'assez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne respirais pas, et je sens que l'air m'est absolument nécessaire; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte six cents livres de pension que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux; c'est plus que la pension de l'académie ne me vaudra, supposé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître; frère *Damilaville*, qui est plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

LETTRE XXV. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'auguſte.

MON très-cher et vrai philoſophe, je m'intéreſſe pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aiſe. Je me flatte qu'on vous a enfin reſtitué votre penſion qui eſt de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injuſtices dont on rougit bientôt : celle qu'on feſait à la famille des *Calas*, de s'oppoſer au débit de ſon eſtampe, était encore un vol manifeſte. Une telle démarche a bien ſurpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il eſt près de faire une groſſe ſottiſe, ſe dît toujours à lui-même : *l'Europe te regarde.*

Mademoiſelle *Clairon* a été reçue chez nous comme ſi *Rouſſeau* n'avait pas écrit contre les ſpectacles. Les excommunications de ce père de l'Egliſe n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à déſirer pour l'honneur de ce ſaint homme, ſi honnête et ſi conſéquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et ſigné par-devant

1765. un nommé *Montmolin*, son curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme dessein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius.* Vous voyez bien que ce n'est pas assez pour *Jean-Jacques* de se repentir ; il pousse la vertu jusqu'à dénoncer ses complices et à poursuivre ses bienfaiteurs ; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*, il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges

que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus ; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il est grand seigneur ? Je suis bien sûr que vous approuverez qu'on estime ou qu'on méprise, qu'on aime ou qu'on haïsse très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fussiez-vous pape ; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'est pas coucher gros ; mais je vous aime et vous révère plus que personne au monde. 1765.

1765.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de septembre.

MON cher et digne philoſophe, vous avez donc enfin votre penſion. Vous avez, ſans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a miſes dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulême m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'eſt un homme plein de zèle pour la bonne cauſe, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel eſt le plus mépriſable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques*; je crois ſeulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, eſt une baſſeſſe incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiſelle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle reparaiſſe ſur le théâtre des Velches. J'aime [illegible] les jours de plus en plus mon philoſophe [illegible]e; *Tronchin* lui a donné la fièvre pour

le guérir. Je ſouhaite qu'il ſoit long-temps entre ſes mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui, vous trouveriez Genève bien changé; la raiſon y a fait des progrès dont on ne ſe doutait pas. *Calvin* n'y ſera bientôt regardé que comme un cuiſtre intolérant. 1765.

Conſervez bien votre ſanté; jouiſſez de l'étonnante révolution qui ſe fait par-tout dans les eſprits, et vivez pour éclairer les hommes.

LETTRE XXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainſi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma penſion; détrompez-vous : il eſt vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une ſeconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puiſqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du miniſtre qui lui demandait, une ſeconde fois, ſon avis ſur ce ſujet, imaginant apparemment qu'elle ſerait aſſez abſurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna :*

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

1765. et, depuis le 14 d'auguſte qu'elle a fait cette réponſe, le miniſtre n'a encore rien dit. Il eſt vrai qu'il a eu le poing coupé (*), et c'eſt une raiſon; mais il s'eſt paſſé trois ſemaines et davantage entre la lettre de l'académie et la coupure de ſon poing. Ce poing d'ailleurs n'eſt que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à ſigner du droit. Nous verrons s'il en fera uſage à ma ſatisfaction. Quoi qu'il en ſoit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite lettre fort ſimple à ce ſujet, où je dis ſimplement les faits ſans me plaindre de perſonne.

En vérité, ſi vous ne m'aſſuriez ce que vous m'apprenez de *Rouſſeau*, j'aurais peine à le croire. Quoi! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à ſa communion huguenotte! En vérité, cela eſt incroyable. C'eſt bien le cas de dire comme *Pourceaugnac: Voilà bien des raiſonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville*, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma ſanté ſerait paſſable ſi je dormais mieux; il faut eſpérer que cela reviendra. Je ſuis actuellement dans les embarras et les dépenſes d'un emménagement qui

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de *la Vrillière*, avait eu le poignet emporté d'un coup de fuſil, à la chaſſe.

me

me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'eſt ce qui fait que je ne vous dis que deux mots. 1765.

Adélaïde a eu beaucoup de ſuccès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce ſous ſon ancien nom. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

Mon cher et vrai et grand philoſophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injuſtice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompenſe on dit qu'on donne une penſion à l'auteur du Siége de Calais et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choſes bien humiliantes dans l'eſpèce humaine; mais il n'y en a point de plus honteuſe que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs

1765. premiers commis. Je rougis quand je ſonge qu'on vous a refuſé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation ſeront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat?

Quoi! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la ſainte communion huguenotte, a promis (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le principe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir et juger ſont une ſeule et même choſe, ce qui eſt évidemment établir le matérialiſme.* Cela eſt écrit et ſigné de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles ſont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Génevois. Vous êtes un peu vengé à préſent de ces déiſtes honteux; les prêtres ſont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conſeil et les bourgeois ſont diviſés plus que jamais, et je crois que le conſeil a tort, parce que des magiſtrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple ſe borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf*... eſt dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuſcrit

à ſes amis, il y a quarante ans, dont on fait ſix éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous ſentez bien que le fanatiſme écume de rage, à meſure que le jour commence à luire. J'eſpère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philoſophie ſans le ſavoir. Ils ſont forcés de ſoutenir les droits du roi contre les uſurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cauſe des rois fût celle des philoſophes; cependant il eſt évident que des ſages qui n'admettent pas deux puiſſances, ſont les premiers ſoutiens de l'autorité royale. La raiſon dit que les prêtres ne ſont faits que pour prier DIEU; les parlemens ſont en ce point d'accord avec la raiſon. 1765.

Grâce aux préventions de leur eſprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai paſſé des jours délicieux avec frère *Damilaville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce déſir, je ſouhaite au moins que les ſages de Paris ſoient unis entre eux.

Cinq ou ſix perſonnes de votre trempe ſuffiraient pour faire trembler l'*inf* .. et pour éclairer le monde. C'eſt une pitié que vous ſoyez diſperſés ſans étendard et ſans mot

de ralliement. Si jamais vous faites quelque
1765. ouvrage en faveur de la bonne cauſe, frère *Damilaville* me le fera tenir avec fureté; vous ne ſerez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raiſon humaine. Ayez l'*inf*... en exécration et aimez-moi; comptez que je le mérite par les ſentimens que j'aurai pour vous juſqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faibleſſe continue avec des redoublemens.

LETTRE XXIX. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de novembre.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes sollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique pension de trois à quatre cents livres (car elle ne sera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis six mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et absurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offensé que n'aurait fait un prompt refus, qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait insérer; elle fait un contraste bien ridicule (et bien aviliſſant pour ceux qui en sont l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occasion. Le roi

1765. de Pruſſe me mettait bien à mon aiſe par les propoſitions qu'il me feſait ; mais j'ai réſolu de ne me mettre jamais au ſervice de perſonne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Rouſſeau* va à Potſdam ; je ne ſais ſi la ſociété du roi de Pruſſe ſera de ſon goût, j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince ſoit enthouſiaſte de ſes ouvrages. Quant à moi, tout ce que je déſirerais, ce ſerait d'être aſſez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui eſt plus grand que jamais. L'affaibliſſement de ma ſanté, les viſites à rendre et à recevoir, la ſujétion des académies, auxquelles malheureuſement ma ſubſiſtance eſt attachée, me rendent la vie de Paris inſupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état ; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un ſupplément à la *Deſtruction* des jéſuites, où les janſéniſtes, les ſeuls ennemis qui nous reſtent, ſont traités comme ils le méritent : mais je ne ſais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien ſervir la raiſon, mais je déſire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer ; et ceux même

qui penſent comme nous, nous perſécutent. —— Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe 1765. de tout mon cœur.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de janvier.

Mon grand philoſophe, mon frère et mon —— maître, vous êtes ſage, et *Jean-Jacques* eſt 1766. un fou; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel; il ſera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corſe, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philoſophie, et c'eſt de quoi j'ai le cœur navré.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez; ils ſont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera ſur ce ſujet. Mon maudit aumônier, ex-jéſuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à ſainte *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que ſauver le royaume; il n'a été que l'exemple des rois,

et sainte *Geneviève*, qui servait un boulanger;
1766. le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible? Il faut pourtant que vous le sachiez; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens; mais *Palissot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage; je m'intéresse pourtant très vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent

Je m'en vais mon grand chemin de

l'autre

l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'eſt revenu, comme dit *Gilles Shakeſpeare*. Faut-il que je meure ſans ſavoir au juſte ſi *Poiſſonnier* a deſſalé l'eau de la mer? cela ſerait bien cruel. Adieu; je ne ſais qui avait plus raiſon de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes poſſibles. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur. 1766.

LETTRE XXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

Il y a un ſiècle, mon cher et illuſtre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez ſavoir comment je me porte? médiocrement, avec un eſtomac qui a bien de la peine à digérer: ce que je fais? bien des choſes à la fois, géométrie, philoſophie et littérature; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclairciſſemens que je prépare ſur mes élémens de philoſophie, et dans leſquels je touche délicatement à des matières délicates; à un ſupplément aſſez intéreſſant pour

—— l'ouvrage sur la *Destruction des jésuites*; enfin
1766. à quelques autres broutilles : voilà mes occupations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir en Prusse? non assurément; ni ma santé, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent; si je resterai à Paris? oui, tant que j'y serai forcé par mon peu de fortune qui me rend nécessaire l'assiduité aux académies : mais si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes m'aient marié. Eh! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans? la personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est, à la vérité, une personne respectable par son caractère, et faite par la douceur et l'agrément de sa société pour rendre heureux un mari; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'estime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires; voilà ce qui a occasionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait

été appuyé par madame *du Deffant*, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait bien qu'il n'en est rien, de mon mariage ; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes ; heureusement elle est bien connue, et crue comme elle le mérite. 1766.

Je ne sais pas si le ministre dont vous parlez est tel que vous dites ; ce que je sais, c'est qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé partager entre deux ou trois polissons une pension que *Clairaut* avait sur la marine, que de me la donner, quoique je fusse seul en état de remplacer *Clairaut*. Il est vrai que je ne l'ai pas demandée ; j'étais trop sûr d'être refusé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne soit pas venu me chercher ; mais je suis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres, ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. On dit que le professeur *Euler* quitte Berlin ; j'en serais fâché ; c'est un homme très-peu amusant, mais un très-grand géomètre. Nous sommes accablés d'oraisons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philosophie et les lettres ne fassent la vôtre de long-temps !

1766.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Ce n'eſt point un jéſuite, mon cher et illuſtre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puiſque vous en nourriſſez un depuis dix ans; je ferais ſcrupule de vous ſurcharger de pareille marchandiſe. Ce n'eſt donc point un jéſuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir; c'eſt un barnabite italien, nommé le père *Friſi*, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre, grand géomètre qui a remporté pluſieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philoſophe, malgré ſa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous ſerez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il eſt profeſſeur de mathématiques, après avoir paſſé près d'un an à Paris, aimé et eſtimé de tous nos amis communs. Avant que de ren-

ns le ſéjour de la ſuperſtition autri-

et eſpagnole, il a déſiré d'en voir le

fléau, qui n'eſt pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire de la littérature françaiſe ou plutôt européenne; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il eſt perſécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Friſi* a pour compagnon de voyage un jeune ſeigneur milanais de beaucoup d'eſprit, que je vous recommande ainſi que lui. Je me flatte, mon cher philoſophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux perſonnes de beaucoup de mérite, et pour leſquels j'ai beaucoup d'amitié et d'eſtime. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. Si vous avez beſoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager; car ils ont quelque crédit à la cour du ſaint père qui, par parenthèſe, pourrait bientôt faire banqueroute; ainſi ceux qui veulent des abſolutions doivent ſe dépêcher. *Iterum vale et me ama.* 1766.

1766.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de mars.

MON très-cher philoſophe, ſi vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'eſt une choſe infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne reſſemblera pas à celle de l'abbé *Molières*; vous n'êtes pas fait pour voir les choſes comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'eſt de *Jean-Baptiſte Poquelin*; vous en avez la bonne plaiſanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit ſupplément que vous préparez pour ces renards de jéſuites, et pour ces loups de janſéniſtes.

C'eſt aſſurément un grand mal-entendu qu'un miniſtre qui a beaucoup d'eſprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laiſſé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de ſe raccommoder

avec vous ; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je fers actuellement mon quartier de *Tirésie*. Mes fluxions sur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques semaines. Nous avons ici M. de *Chabanon* ; il est musicien, poëte, philosophe et homme d'esprit ; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contens de la réponse de notre protecteur à messieurs du parlement ; cette pièce nous a paru noblement pensée et noblement écrite ; et si l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère. 1766.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* sortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré ; il a trop d'esprit pour être coupable.

Vous savez que le parlement d'Angleterre a révoqué son timbre ; je ne pense pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philosophe ; je me flatte que la personne avec qui vous vivez est philosophe aussi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il est à Paris. Je me sens beaucoup de tendresse pour les penseurs.

1766. Eſt-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiſelle *Clairon*? eſt-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle ſera remplacée?

Vous avez lu ſans doute, en ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien ſon temps pour louer Genève? La moitié de la ville voudrait écraſer l'autre, et les deux moitiés ſont bien baſſes et bien ſottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philoſophe; quand vous aurez un moment de loiſir, répondez à mes queſtions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'hiſtoire de l'Egliſe* ſoit de mon ancien diſciple?

LETTRE XXXV. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de juin.

Je savais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres ; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter, elles étaient si bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion ; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui : *Ne prorsùs insalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre dissertation sur le feu, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit* ?

J'ai actuellement entre les mains le livre

1766. de *Fréret*, ou si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à se taire; car ce capitaine est un vrai cosaque, qui brûle et qui dévaste tout. C'est dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre, pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon, qui y avait fait une réponse; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que *Lalli* n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que

de frauder quelques fous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux, un méchant homme, si vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart; mais ils avaient des parens premiers commis, et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit, *qu'il repose en paix*, et que ses juges nous y laissent! 1766.

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle *Clairon* sera remplacée; mais j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'ame et d'intelligence; qu'elle n'a que des défauts qui se perdent aisément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiselle *Clairon*, elle a absolument quitté le théâtre, et a très-bien fait: il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il est possible, et il ne faut pas rester dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maison particulière, le rôle d'*Ariane*, pour le prince de *Brunswick*, qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunswick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince des

1766. Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunſwick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand ſeigneur, héritier de deux électorats, et ſurtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite; c'eſt que par malheur le prince de *Brunſwick* a de la gloire, et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'eſt un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois auſſi que la préface de l'*Hiſtoire de l'Egliſe* eſt de votre ancien diſciple; il y a des erreurs de fait, mais le fond eſt bon. Quant à l'ouvrage, il eſt maigre, mais il eſt aiſé de lui donner de l'embonpoint dans une ſeconde édition; et c'eſt un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros et gras. Je préſume qu'il le deviendra; la carcaſſe eſt faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces ſortes d'ouvrages, c'eſt beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'oſe pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, qui ſurement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien careſſé comme il le mérite. Vous avez vu auſſi M. le chevalier de *Rochefort*, qui eſt un galant homme, et qui m'a paru auſſi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'eſt peu du ſéjour de Verſailles, et de la ſociété des courtiſans. *Iterum vale.* Je vous embraſſe de tout mon cœur. Réponſe, je vous prie, ſur les deux vers latins; j'en ſuis un peu preſſé. J'oubliais de vous dire que mademoiſelle *Clairon* a déjà rendu le pain bénit; voilà ce que c'eſt que de quitter le théâtre. 1766.

1766.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

MON digne et aimable philoſophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a ſi bien mordus; il eſt du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage; il eſt viſiblement appelé à l'apoſtolat. Par quelle fatalité ſe peut-il que tant de fanatiques imbécilles aient fondé des ſectes de fous, et que tant d'eſprits ſupérieurs puiſſent à peine venir à bout de fonder une petite école de raiſon? c'eſt peut-être parce qu'ils ſont ſages; il leur manque l'enthouſiaſme, l'activité. Tous les philoſophes ſont trop tièdes; ils ſe contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraſer. Les miſſionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philoſophes courent les rues; il faut qu'ils aillent ſemer le bon grain de maiſons en maiſons. On réuſſit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquittez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertiſſez, rendez les fanatiques

ſi

si odieux et si mépriſables que le gouvernement ſoit honteux de les ſoutenir. 1766.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une ſecte fanatique et perſécutrice a valu des honneurs et des richeſſes, ſe contentent de leurs avantages, qu'ils ſe bornent à jouir en paix, et qu'ils ſe défaſſent de l'idée de rendre leurs erreurs reſpectables. Ils diront aux philoſophes : Laiſſez-nous jouir, et nous vous laiſſerons raiſonner. On penſera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'eſt regardée par le parlement que comme une affaire de politique ; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'égliſe de la ſageſſe commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus ſombre fanatiſme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magiſtrats penſent hautement, il y a des avocats généraux qui ſont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui eſt peut-être de *Fréret*, fait un bien prodigieux. Il y a beaucoup de confeſſeurs, et j'eſpère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracaſſeries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calviniſtes que dans cette ville de *Calvin*. On eſt étonné des progrès que la raiſon humaine a faits en ſi peu d'années. Ce petit profeſſeur de bêtiſes, nommé *Vernet*, eſt

1766. l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philoſophes, eſt le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troiſième édition. Vous ſentez bien que la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'eſt calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui poſsède une métairie dans ma terre de Tourney; il y vient quelquefois: je compte avoir le plaiſir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de ſanté; c'eſt une plaiſanterie que les philoſophes peuvent ſe permettre avec de tels prêtres, ſans être perſécuteurs comme eux.

Il me ſemble que tous ceux qui ont écrit contre les philoſophes, ſont punis dans ce monde. Les jéſuites ont été chaſſés; *Abraham Chaumeix* s'eſt enfui à Moſcou. *Berthier* eſt mort d'un poiſon froid; *Fréron* a été honni ſur tous les théâtres, et *Vernet* ſera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces marauds-là par quelqu'un de ces livres moitié ſérieux moitié plaiſans, que vous ſavez ſi bien faire. Le ridicule vient à bout de tout; c'eſt la plus forte des armes, et perſonne ne la manie mieux que vous. C'eſt un grand plaiſir de rire en ſe vengeant. Si vous n'écraſez pas l'*inf...*, vous avez manqué votre vocation.

Je ne peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre : je mourrai, ſi je puis, en riant ; mais, à coup sûr, en vous aimant. 1766.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de juillet.

IGNIS ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philoſophe, ces deux mauvais vers ſont de moi. Je ſuis comme l'évêque de Noyon, qui diſait dans un de ſes ſermons : *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Ecriture, ni dans les pères ; tout cela part de la tête de votre évêque.*

Je fais bien pis ; je crois que j'ai raiſon, et que le feu eſt préciſément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en ſoucie guère. Elle était toute cartéſienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche* ; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Vernet* dans l'occaſion.

1766. Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain bénit ; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain bénit tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée. Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant St *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette méprise, comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien*, et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort.

Nous aurons incessamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de *la Barre*, et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque* ? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire ; les fous ne lisent point, et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La

chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux. 1766.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus ; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un monsieur *Bergier* (*) qui pense comme il faut ; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

N'oubliez pas, je vous en supplie, *Polyeucte* et *Néarque* ; mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des riches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

AVEZ-VOUS connu, mon cher maître, un certain M. *Paſquier*, conſeiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui eſt un grand bavard? on a dit de lui que ſa tête reſſemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'eſt lui qui, par ſes déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'eſt lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philoſophes, qu'il a pourtant dans ſa bibliothéque, et qu'il lit même avec plaiſir, comme le lui a reproché une femme de ma connaiſſance; car il n'eſt point du tout dévot, et c'eſt lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une aſſez plate levée de bouclier dans une aſſemblée de chambres. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais ce que les jeunes écervelés, condamnés par noſſeigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je ſais bien

qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philo- 1766.
sophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reſte qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers ; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que ſeize. On vous aura ſans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du ſiècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne ſont que des ſottiſes de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il eſt abominable de mettre à ſi bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'eſprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquiſition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de priſon. Au reſte, le ſeul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres ſont en fuite, eſt mort avec un courage, ou ce qui eſt encore mieux, un ſang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en diſant, qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu ſe joindre au confeſſeur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *ſe borner à ſon miniſtère :* il lui a ſeulement recommandé de ne le point faire ſouffrir, et de lui bien placer la tête ; et ſes derniers mots, étant à genoux, et les

1766. yeux bandés, ont été, *fuis-je bien comme cela?* vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philosophique, où il n'a assurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

Frère *Mords-les* est arrivé, il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Eglise, et qu'il vous a procuré un grand secours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapsodie digne de *Pasquier-Quesnel* et de *Pasquier tête-de-veau*.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'est la brouillerie de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Je me doutais bien qu'ils ne seraient pas long-temps amis; le

caractère

caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuſe. Vous ſavez ſans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une penſion du roi d'Angleterre pour *Rouſſeau*, du *conſentement de ce dernier ;* il l'a obtenue avec beaucoup de peine ; il s'eſt preſſé de lui écrire cette bonne nouvelle ; *Rouſſeau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la penſion du roi, ni de l'amitié de monſieur *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie : *Voilà un bourgeois bien payé de ſes bons ſervices.* Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'eſt que tous les gens raiſonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le conſentement de *Rouſſeau* pour cette penſion ; mais *Rouſſeau* le niera, et il trouvera auſſi des gens qui le croiront ; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné ſon conſentement par écrit. Il paraît que ſon plan a été de laiſſer agir M. *Hume*, en lui donnant un ſimple conſentement verbal, et de refuſer enſuite la penſion avec éclat, pour ſe faire des amis dans le parti de l'oppoſition ; ſe mettant peu en peine de compromettre monſieur *Hume* envers le roi et envers la nation, 1766.

1766. pourvu que *Jean-Jacques* ait des partisans, et fasse parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rousseau* méditait de lui jouer ce tour.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres ! les voilà bien à leur aise : car ils déchireront infailliblement ou *Rousseau* ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

LETTRE XXXIX. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, sans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philosophe. Je ne conçois pas comment des êtres pensans peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ses liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la consultation des avocats; vous l'avez vue, sans doute, et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi! dans Abbeville des *Busiris* en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfans de seize ans! et leur sentence est confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains! et la nation le souffre! A peine en parle-t-on un moment, on court ensuite à l'opéra comique; et la barbarie, devenue plus insolente par notre silence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement; et vous surtout, qui aurez

247230

élevé la voix contre elle deux ou trois minutes.
1766. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Prusse? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables? est-ce là le pays de la philosophie et des agrémens? c'est celui de la Saint-Barthelemi. L'inquisition n'aurait pas osé faire ce que des juges jansénistes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puisqu'on ne fait rien. C'est une misérable consolation d'apprendre que des monstres sont abhorrés, mais c'est la seule qui reste à notre faiblesse, et je vous la demande. M. le prince de *Brunswick* est outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces sentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poste, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres pensans est le seul plaisir auquel je puisse être sensible.

La mépriſe de l'avant-propos consiste en ce qu'on suppose que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falsifiées. Ce sont les deux passages sur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout

cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploîrait peut-être à découvrir des vérités. 1766.

N. B. Le théologien *Vernet* s'eſt plaint au conſeil de Genève qu'on ſe moquait de lui ; le conſeil lui a offert une atteſtation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé ſur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'atteſtation paraiſſait bien haſardée.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suiſſe, 23 de juillet.

OUI, vraiment, je le connais ce muſle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ſes fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance ; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon !* il faudrait prendre celui de ſe venger, ou du moins quitter un pays où ſe commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe ? Je vous prie de l'envoyer à

1766. frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses Etats, et y cultiver en paix la raison, loïn du plus absurde fanatisme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des scélérats qui se jouent ainsi du sang des hommes. L'extrait de la première relation est d'une vérité reconnue : je ne suis pas sûr de tous les faits contenus dans la seconde ; mais je sais bien qu'en effet il y a une consultation d'avocats ; et si je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je sais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occasions où il faut sortir de sa sphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de son côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monstres qu'il faudrait assommer ? C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* soit un fou et un méchant fou ; sa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie que le *Vicaire savoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis souffrir que vous finissiez votre lettre, en disant, *je*

rirai. Ah! mon cher ami, eſt-ce là le temps de rire? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris?* Je vous embraſſe avec rage. 1766.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

MA rage vous embraſſe toujours tendrement, mon cher et aimable philoſophe. Il m'a tant paſſé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne ſais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven?* Cette goutte de baume, ſur tant de bleſſures faites à la raiſon et à l'innocence, m'a un peu ſoulagé, mais ne m'a pas guéri. Je ſuis honteux d'être ſi ſenſible et ſi vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Conſtantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties ſulfureuſes pour renverſer une ville dont les dimenſions ſont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous ſervez de la vôtre pour dire des choſes très-agréables et très-plaiſantes. Vous digérez donc

1766. bien, mon cher philoſophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je ſuis un vieux malade; pardonnez à ma triſteſſe. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvériſé une vieille femme; et le tonnerre n'eſt point tombé ſur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il ſe ſouffrir?

Si vous ſavez quelque choſe ſur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de choſes, il ne m'apprend rien, et me laiſſe dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rouſſeau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve perſonne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philoſophe; mais pourquoi les gens qui penſent ne vivent-ils pas enſemble?

LETTRE XLII. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguſte.

VOUS penſez bien, mon vrai philoſophe, que mon ſang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents; ce cure-dents gravé pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les ſobriquets que le ſot peuple donne à de certaines gens? C'eſt donc de tous les côtés à qui ſe couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire : *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des penſions, vous êtes enchaîné; pour moi, je mourrai bientôt, et ce ſera en déteſtant le pays des ſinges et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt ſoixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Pruſſe, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raiſons pour qu'il ſache à quel point on doit nous mépriſer.

1766. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'eſt qu'ils ſont des lâches. On gémit, on ſe tait, on ſoupe, on oublie. Je vous remercie, par avance, des coups de foudre dont vous écraſerez les janſéniſtes. Il eſt bon de marcher ſur le *baſilic* après avoir foulé le ſerpent. Donnez-vous le plaiſir de pulvériſer les monſtres, ſans vous commettre. Genève eſt une petaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chanſons faites il y a quatre-vingts ans. *Rouſſeau* n'eſt qu'un fou et un plat monſtre d'orgueil.

Adieu; je vous révère avec juſtice, et je vous aime avec tendreſſe.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation; gardons-nous le ſecret de nos cœurs.

LETTRE XLIII. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Il n'y a rien de nouveau que je ſache, mon cher et illuſtre maître, ſur l'atroce et abſurde affaire d'Abbeville. On dit ſeulement, mais ce n'eſt qu'un ouï-dire, que le jeune *Moiſnel*, qui était reſté en priſon, et qui a ſeize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé :* ſur quoi je vous prierai d'abord d'obſerver la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége ; et puis de voir la ſingulière gradation du jugement que ces *Buſiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le ſecond *décapité*, le troiſième *blâmé ;* j'eſpère que le quatrième ſera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'eſt commiſe.

Vous ſavez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jéſuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien,

1766. ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de *la Chalotais*. Il eſt transféré à Rennes, et apparemment ſera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ſes perſécuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....* ſurtout (car on l'appelle ainſi) ne ſe relèvera pas de l'infamie dont il eſt couvert; c'eſt ce que j'ai entendu dire aux perſonnes les plus ſages et les plus reſpectables.

Une autre ſottiſe (car nous ſommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public, c'eſt la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'eſt bien fait voir ce qu'il eſt, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de perſonne, parce qu'il n'en trouve pas le ſentiment au fond de ſon cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait ſonner le nom; ingrat et, qui pis eſt, haïſſant ſes bienfaiteurs (c'eſt de quoi il eſt convenu pluſieurs fois lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour ſe brouiller avec eux, afin d'être diſpenſé de la reconnaiſſance. Croiriez-vous qu'il veut auſſi me mêler dans ſa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais fenti pour lui que de la compaſſion dans ſes malheurs, et quelquefois de la pitié de ſon charlataniſme? Il prétend que c'eſt moi qui ai fait la lettre, ſous le nom du roi de

Pruſſe, où on ſe moque de lui. Vous ſaurez que cette lettre eſt d'un M. *Walpole*, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* eſt une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raiſons d'après leſquelles il a ſoupçonné, et enſuite accuſé M. *Hume* d'intelligence avec ſes ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maiſon, avec le fils de *Tronchin*; il avait le regard *fixe*, et ſurtout il a fait trop de bien à *Rouſſeau* pour que ſa bienfeſance fût ſincère. Adieu, mon cher maître: que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes poſſibles! 1766.

Je vous embraſſe *ex animo*.

1766.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguſte.

Le roi de Pruſſe, mon cher philoſophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des pſaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de St *Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous ſavez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrouſel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé perſonne pour n'avoir pas ôté ſon chapeau. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hauſſer les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en ſerez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui ſont dignes que

vous leur parliez ; échauffez les tièdes : c'eſt une belle occaſion d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme. 1766.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occaſion de vous ſouvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque choſe ? Je brave ſes beuglemens, et ceux des monſtres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces miſérables. Je mourrai en ſouhaitant que la nature faſſe naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches.

Je voulais vous envoyer une facétie ſur *Vernet*, je ne la retrouve point ; la perte eſt médiocre.

Ah ! mon cher maître, que les philoſophes ſont à plaindre ! Leur royaume n'eſt pas de ce monde, et ils n'ont pas l'eſpérance de régner dans un autre.

Monſtres perſécuteurs ! qu'on me donne ſeulement ſept ou huit perſonnes que je puiſſe conduire, et je vous exterminerai.

1766.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguſte.

Je ne ſais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout haſard à Ferney. M. le chevalier de *Rochefort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats ſur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre ; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rochefort*. Je ne ſais rien de nouveau ſur les ſuites de l'aſſaſſinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à préſent nos Velches, ce ſont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la liſant ; c'eſt le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame.

Je

Je crois qu'il ſerait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuſe auſſi d'être de ſes ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien penſé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je ſuis bien tenté de lui faire un défi public d'adminiſtrer les preuves qu'il a contre moi; ce défi l'embarraſſerait beaucoup, mais en vaut-il la peine? 1766.

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui; et que le roi, ſi plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieuſement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la déciſion; et, en attendant, ſes perſécuteurs ſont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez (c'eſt ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui ſe fait, car cela eſt impoſſible à digérer), et ſurtout aimez-moi toujours.

1766.

LETTRE XLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de septembre.

C'EST en effet, mon cher et illuſtre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie ſont à bien des ſiècles de ce jugement-là. Heureuſement tous les magiſtrats ne ſont pas auſſi abſurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, eſt préſidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la ſénéchauſſée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être préſident de l'élection, qui eſt un autre tribunal, et qui, ainſi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la ſénéchauſſée : l'élection n'en a point voulu ; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, inſtruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de ſa demande. Cette aventure eſt une faible conſolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en eſt une pour les

gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne sais pas bien exactement si la tête de veau a parlé contre vous à ses confrères ; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en sacrifice : ce tigre voudrait nous ramener au temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés et le disent à très-haute voix, entre autres le président comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des sciences (M. *Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour. 1766.

Adieu, mon cher maître ; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages

—— que vous avouez, ceux même qu'on *vous attribue*, c'eſt-à-dire que vous avez faits ſans les avouer, &c. *Iterum vale.*

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de ſeptembre.

MON cher et grand philoſophe, vous ſaurez que j'ai chez moi un jeune conſeiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi*. La terre d'Ornoi eſt à cinq lieues d'Abbeville. C'eſt par le moyen d'un de ſes plus proches parens qu'on eſt venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera déſormais ſes chardons; et voilà du moins cet âne rouge incapable de poſſéder jamais aucune charge; c'eſt, comme vous dites, une bien faible conſolation. Je voudrais que vous fuſſiez à Berlin ou à Pétersbourg; mais vous êtes néceſſaire à Paris: que ne pouvez-vous être par-tout!

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez-lui, je vous prie, que je lui ſuis

toujours attaché comme autrefois, et que je suis fâché d'être si vieux. 1766.

Le procureur général de Besançon, dont la tête ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue est si bonne à cuire, fit mettre en prison, ces jours passés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-suspects. Il n'y allait pas moins que de la corde, par les dernières ordonnances. Le parlement a absous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable: *Mon ami, ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

La discorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au sermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte;* je ne sais plus ni ce que je suis, ni ce que j'ai fait; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Fréret*, des *du Marsais*, des *Bolingbroke*. Vous savez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions; je ne les garde pas même chez moi; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence: je vous embrasse très-tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres, mais je le suis.

1766.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

MON vrai philoſophe, *Jean-Jacques* eſt un maître fou, et auſſi fou que vous êtes ſage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne ſont point du tout hoſpitaliers, puiſqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis ſon nom ſur la porte, et que les gazettes en euſſent parlé. Au moins les folies de cette eſpèce ne ſont pas grand mal; mais nous en avons eu à Toulouſe et à Paris d'une eſpèce plus dangereuſe. Les fous atrabilaires, les furieux ſont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien diſciple vous a écrit ce qu'il en penſait; il eſt admirable ſur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philoſophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il ſera humain et ſage. Je voudrais ſavoir ſi vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrouſels; elle donne quelque choſe de mieux; elle a minuté

de sa main un édit sur la tolérance universelle. L'Eglise grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue sur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand.* 1766.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui se fait dans les esprits, depuis Naples jusqu'à Moscou? je n'entends pas les esprits de la sorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes esprits.

Je suis trop vieux pour espérer de voir quelque chose, mais je vous recommande le siècle qui se forme.

Adieu; je me console en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

1766.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi! vous dites, dans l'avertissement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces assemblées? ne savez-vous pas que le Catilina de *Crébillon* fut reçu avec transport?

Aspice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propositum, et benè prædicabis.

Votre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à M. *Bourfier*. Il faut attendre que la fermentation de la fourmilière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il est dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne se relèveront.

Il

Il y a auſſi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philoſophe, je ne connais guère que vous qui ſoit clair, intelligible, qui employe le ſtyle convenable au ſujet, qui n'ait point un enthouſiaſme obſcur et confus, qui ne cherche point à traiter la phyſique en phraſes poëtiques, qui ne ſe perde point dans des ſyſtêmes extravagans. 1766.

A l'égard de l'ouvrage ſur les courbes, je vous répète encore que c'eſt ce que j'ai vu de mieux ſur cette matière.

Puiſque vous daignez mettre le petit buſte d'un petit vieillard ſur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaiſanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je ſuis de ces dévots qui veulent avoir leur ſaint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis ſur mon compte la *lettre* au *docteur Panſophe*, qui eſt fort plaiſante, à la vérité, mais où il y a des choſes trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de Candide. Cette lettre eſt de l'abbé *Coyer* : il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer ; en la mettant

1766. fous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorſque je proteſte à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis ſept à huit ans. Je l'ai prié très-inſtamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie, et je penſe que l'académie n'aime pas ces petits tours de paſſe-paſſe.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, je vous ſalue, lumière du ſiècle.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

MON cher philoſophe, vous êtes mon philoſophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choſes neuves, vraies et agréables! Votre idée du livre antiphyſique eſt auſſi neuve que plaiſante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puiſſent tous les magiſtrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit commentaire ſur *Beccaria* dont l'auteur eſt entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui penſent ſont d'accord ſans

s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raiſon. Chez les Athéniens, il fallait, autant qu'il m'en ſouvient, les deux tiers des voix ſur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en ſuis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez ſur des charbons ardens, et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jéruſalem? il y a une moſquée à la place, et il n'eſt pas permis de détruire une moſquée. 1766.

C'eſt, je crois, de *Sanderſon* qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate reſſemblait au ſon d'une trompette, parce que l'écarlate eſt *éclatant* et le ſon de la trompette auſſi; mais malheureuſement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant*, et qui puiſſe ſignifier à la fois *brillant* et *bruyant*; on dit *shining* pour les couleurs, *ſouding* pour les ſons.

Baſſeſſe au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendreſſe* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaiſe avec leur infini du ſecond ordre, ſont de grands charlatans. Dieu

1766. merci, *Euclide*, autant que je m'en ſouviens, ne traite point cette queſtion.

Je vais lire le reſte. Je vous remercie du plaiſir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préſent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourſier :* il a eſſayé de trois ou quatre formules pour faire paſſer les ordonnées de ſes courbes ; mais il dit que la géométrie tranſcendante qui règne aujourd'hui s'y oppoſe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiſſe l'aider ; cependant il ne déſeſpère point de ſon problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les diſcours préſentés pour un nouveau prix à l'académie ; le ſujet n'eſt pas neuf aſſurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puiſque je vous recommande une déclamation dont la deviſe eſt *humanum paucis vivit genus ;* il m'a paru qu'il y avait de bonnes choſes. L'écriture n'en eſt pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la ſéance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle eſt de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéreſſer ; mais je ne veux et je ne dois demander que juſtice.

LETTRE LI. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe; nous avons une guerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme sur la guerre de Genève, qui ne sera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'*Olivet* une petite réponse à sa profodie; il doit vous la remettre : il y est beaucoup question de votre correspondant du *Brandebourg*. Quand votre correspondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser?

1767.

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'AI d'abord, mon cher et illuſtre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau préſent que j'ai reçû de votre part, de vos excellentes notes ſur le Triumvirat, que j'ai lues avec tranſport, et qui ſont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philoſophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, qui nous a fait très-grand plaiſir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire*; c'eſt le défaut de preſque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le ſtyle affecté et recherché! et que je ſais bon gré à M. de *la Harpe* de connaître le prix du ſtyle naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouſſeau*. On a publié ici, pour ſa défenſe, quatre brochures toutes plus mauvaiſes les unes que les autres: c'eſt un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout ſon *pathos*, pour l'ordinaire ſi,

bien placé, ne le ſauvera pas de l'odieux et du ridicule. 1767.

J'avais déjà lu l'*Hypocriſie* (*); il y a des vers qui reſteront, et *Vernet* vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume: je crois qu'on ne ſera pas fâché non plus des deux paſſages de *Rouſſeau*, qui diſent le blanc et le noir, et que je me ſuis contenté de mettre à la ſuite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme ſur la guerre de Genève; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne conſentirai pourtant à trouver cette guerre plaiſante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Génevois de n'avoir pas remercié M. de *Beauteville* de ſon digne et éloquent diſcours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un diſcours de l'académie; détrompez-vous: ces ſortes d'ouvrages ſont plus achetés que vous ne penſez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de

(*) Dans le volume de Contes et Satires.

paroles, se jettent à corps perdu sur cette
1767. marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé M. *Servan?* vous en serez, je crois, très-content : je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché ; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un ; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c, qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue? je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens ; et qu'on pourrait éviter cette désinence désagréable, en mettant la note sensible (madame *Denis* me servira d'interprète), non comme ils le font

sur la pénultième, mais sur l'antépénultième ; la tonique ou finale appuierait sur la pénultième, et la dernière serait presque muette : mais il est encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines. 1767.

Adieu, mon cher et illustre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas ;* elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquisition. *Iterum vale.*

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

Mon cher philosophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ; rien ne peut passer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux causés par la rigueur de la saison me tiennent lieu de peste ; il ne me manque plus rien. On dit que vous avez

1767. été comparé à *Socrate ;* mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choſes charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Paſcal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer ;* l'eſprit malin s'eſt emparé de notre petit pays : c'eſt la diſcorde en Laponie.

Eſt-il vrai que le ſecrétaire eſt en Italie ? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous ſeconder dans votre deſſein de rendre la littérature libre et reſpectable.

Je ſuis bien content de votre correſpondant berlinois ; s'il perſévère, il faut tout oublier.

LETTRE LIV. 1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyset* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus

importune que jamais. Cette vermine eſt une
1767. vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils ſont actuellement aux trouſſes de *Marmontel* qui, je crois, s'eſt trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de cenſures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaiſir une certaine anecdote ſur *Béliſaire*, où cette maudite et plate engeance eſt traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu ſeulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la ſorbonne ſur l'embarras où elle doit être au ſujet du ſort des païens vertueux; car, ſi ces païens ſont damnés, DIEU eſt atroce; et s'ils ne le ſont pas, on peut donc à toute force être ſauvé ſans être chrétien. Damnés ou ſauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs!

Votre ami *Jean-George de Pompignan*, par la permiſſion divine évêque du Puy, et frère de *Simon le Franc*, a refuſé de faire l'oraiſon de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raiſons d'intrigue qu'on ignore. *Jean-George* a ſenti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il eſt

encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réussi aux deux dernières représentations: recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.* 1767.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une lettre au conseiller. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils se forment une belle bibliothéque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

1767. Votre lettre au conſeiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'hiſtoire de la *Deſtruction* quelque choſe concernant l'Eſpagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le ferment que devaient prêter les jéſuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a priſes en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'eſt chargé de votre ſeconde édition, ne l'aura pas achevée ſitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle ; toute communication eſt interrompue entre Genève et la France. On s'eſt imaginé aſſez ridiculement que je ſuis en France, et je m'aperçois en effet que j'y ſuis, parce que je manque de tout. Je ne ſais comment on fera pour faire paſſer dans votre monarchie françaiſe la lettre au conſeiller. Il n'eſt plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces cijointes qu'on ne rogne pas les ongles de ſi près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Ruſſie eſt unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille ruſſes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fuſil. Vous m'avouerez qu'il était bien

plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque. 1767.

Bonsoir, mon cher philosophe; souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout: voyez la malice!

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

GENS inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor, Ilium in Italiam portans victosque penates.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à

1767. mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet? croyez-vous à la lettre de M. d'*Offun*, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans, mais non pas assez fous pour cela; et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal?* ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils? enfin ne vous semble-t-il

pas

pas qu'on pouvait faire avec plus de raiſon une choſe ſi raiſonnable? *Le cœur royal* me fait ſouvenir de la ſurpriſe impériale d'un certain Reſcrit de l'empereur de la Chine. Ma ſurpriſe de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'eſt ni royale ni impériale, mais n'en eſt ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin. 1767.

Soyez sûr que c'eſt à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Rouſſeau* eſt redevable de ſa penſion. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il ne veut pas paraître le ſavoir, et ſon cœur reconnaiſſant en ſera plus à ſon aiſe. La ſorbonne vient de faire imprimer trente-ſept propoſitions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle ſe propoſe de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propoſitions par où vous pourrez juger des autres: *La vérité brille de ſa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les eſprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait? On dit que vous allez demeurer à Lyon; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous, ſi vous y avez bien penſé. N'eſt-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puiſſans que les jéſuites,

et plus déterminés, peut-être, à vous nuire?
1767. Pourquoi quittez-vous le reſſort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie, eſt inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-ſignés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accuſé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi, pour vous aller voir; je lui envie bien le plaiſir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaiſir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous ſerez content, ſuppoſé pourtant que je n'aye point été ſéduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il eſt impoſſible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être caſſé par un arrêt du conſeil. Les janſéniſtes qui, comme vous ſavez, ſont fort plaiſans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point réſider. Cette aventure fera ſans doute dire et faire

bien des ſottiſes aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'inſtance. Eſt-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien eſt-ce qu'il ne m'aime plus ? J'aurais bien envie de le quereller auſſi ſur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote ſur *Bélisaire* de ſon ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme ſur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainſi ſes amis. 1767.

1767.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Si on vous a appelé *Rabſacès*, mon cher philoſophe, on m'appelle *Capanée*. Nos ſavans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le ſecret : dites-moi quel eſt le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire?* n'eſt-il pas de l'académie des inſcriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politeſſe et de raiſon, je ne crois pas qu'il y ſoit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conſeiller ; mais DIEU ſait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponſe en droiture ſur mon ami *Foucher*. Je ne ſais qu'eſt devenu le libraire à qui on a donné la *Deſtruction* jéſuitique. Nous avons quatre mille cinq cents ſoldats autour de Genève ; c'eſt la ſeule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

LETTRE LVIII. 1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liste de propositions que la sorbonne a extraites de *Bélisaire*, pour les condamner; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liste ne se répandît avant la censure: en conséquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra: vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure, tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état; mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître,

1767. et que mon amitié pour *Chabanon* exige de la vôtre pour moi, c'eſt de vouloir bien donner à ſon ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention poſſible; *Chabanon* le mérite en vérité, et par lui-même, et par les ſentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occaſion ſera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne ſaurait lui être plus attaché que je le ſuis.

Voilà donc les jéſuites chaſſés d'Eſpagne, et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*, et vraiſemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples ſera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triſte ſort; car au fond je ſuis bon homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien bon de vous lamenter ſur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'eſſuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant: *O! qu'il eſt doux de plaindre!* &c. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LIX. 1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le paquet que vous avez bien vôulu m'envoyer par M. *Necker :* je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la ſeconde anecdote ſur *Béliſaire* qui m'a fort amuſé ; la Lettre ſur les panégyriques m'a fait encore plus de plaiſir ; elle eſt pleine de vérités utiles, dont il faut eſpérer qu'à la fin l'eſpèce *écrivante* fera ſon profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher*, aſſez plat janſéniſte, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie ;* mais pluſieurs de ſes confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il ſoit l'auteur du ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire ;* ils ne connaiſſent pas même ce beau ſupplément qui, en effet, eſt ici fort ignoré et ne produit pas la moindre ſenſation : y répondre, ce ſerait le tirer de l'obſcurité, comme on en a tiré *Nonotte.*

Avez-vous lu les trente-ſept propoſitions

——— que la ſorbonne doit condamner? votre ami
1767. l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ſes réflexions ſur ce prodige d'atrocité et de bêtiſe? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que l'inquiſition eſt ici à ſon comble; on permet à toute la canaille du quartier de la ſorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de ſe défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite ſuite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaiſſez, où il traite de l'état de la géographie en Eſpagne; vous la recevrez inceſſamment, quelque mécontent qu'il ſoit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE

LETTRE LX. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON cher philoſophe, j'ai envoyé vos gants d'Eſpagne ſur le champ à leur deſtination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous ſavez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déſerts. Celui qui s'eſt chargé de donner des ſoufflets aux jéſuites et aux janſéniſtes n'a jamais pu venir chez moi; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui eſt le ſeul à qui je puiſſe me fier, a fait agir cet homme qui eſt un ſot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en ſous-ordre un autre ſot pauvre diable. Ces ſots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correſpondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Génevois touchent au moment de la criſe de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

DIEU maintienne votre ſorbonne dans la

1767. fange où elle barbotte ! Elle a rendu un ſervice bien eſſentiel à la philoſophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatiſme qui ſent ſon aviliſſement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de ſa défaite. Les jéſuites chaſſés par-tout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérans, les ouvrages de *Bolingbroke*, de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout, ſont autant de triomphes de la raiſon. Béniſſons cette heureuſe révolution qui s'eſt faite dans l'eſprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années ; elle a paſſé mes eſpérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas ; elle reſtera toujours canaille. Je cultive mon jardin ; mais il faut bien qu'il y ait des crapauds ; ils n'empêchent pas mes roſſignols de chanter.

Adieu, aigle ; donnez cent coups de bec aux chouettes qui ſont encore dans Paris.

LETTRE LXI. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de juin.

MON cher et grand philoſophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre ſecours ; car nous avons des proſélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conſeiller au parlement. J'en ai eu ſix ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos eſt perdu, mais le mérite du fond ſubſiſtera toujours. C'eſt bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus ſouvent, et ne conſeille pas tous les conſeillers du roi. L'inquiſition redouble ; il eſt beaucoup plus aiſé de faire parvenir une brochure à Moſcou qu'à Paris. La lumière s'étend partout, et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il ſemble que la vérité ſoit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écraſer des monſtres loin de leur patrie.

1767. La ſixième édition du Dictionnaire philoſophique paraît en Hollande, tête levée. Les diſſidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance ; c'eſt une édition magnifique. La ſuperſtition fanatique eſt bafouée de tous côtés. Le roi de Pruſſe dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on mépriſe dans ſa vieilleſſe.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Pruſſe n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés de *Béliſaire*, par un bachelier ubiquiſte ; cela me paraît ſalé.

J'eſpère qu'il viendra un temps où on sèmera du ſel ſur les ruines du tripot où s'aſſemble la ſacrée faculté.

Je ſais bien que les gens du monde ne liront point le *ſupplément à la Philoſophie de l'hiſtoire ;* mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les ſavans le liront. L'auteur ſe joint à l'évêque hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu eſt obligé en conſcience de prendre la défenſe de ſon oncle ; c'eſt un nommé *Larcher* qui a compoſé cette ſavante rapſodie ſous les yeux du ſyndic de la ſorbonne, *Ribalier*, principal du collége Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé *Bazin ;*

il eſt goguenard comme ſon oncle, il prend le ſieur *Larcher* pour ſon prétexte, et il fait des excurſions par-tout. Il n'eſt pas aſſez ſot pour ſe défendre, il ſait qu'il faut toujours établir le ſiége de la guerre dans le pays ennemi. 1767.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Pruſſe avait donné une enſeigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *meſſieurs*, dans le dix-huitième ſiècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chanſons de corps de garde, et pour n'avoir pas ſalué des capucins?

Eſt-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé l'*Homme ſauvage*?

Si cet homme ſauvage eſt ſot, pédant et barbare, nous connaiſſons l'original.

Tout ce qui eſt chez nous vous fait les plus tendres complimens; nous ne ſommes, en vérité, ni ſauvages ni barbares.

1767.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

PENDANT que la ſorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut cenſurer *Bélisaire*, il eſt traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Ruſſie mande de Caſan, en Aſie, qu'on y imprime actuellement la traduction ruſſe. M. d'*Alembert* eſt prié de faire paſſer ce petit billet à monſieur *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puiſſe être.

„ Dans le long voyage que ſa Majeſté „ l'impératrice de Ruſſie vient de faire dans „ l'intérieur de ſes Etats, elle a daigné s'amu- „ ſer, dans ſes loiſirs, à traduire *Bélisaire* en „ langue ruſſe. Les ſeigneurs de ſa ſuite ont „ eu chacun leur chapitre. Le neuvième, *ſur „ les vrais intérêts d'un ſouverain*, eſt tombé en „ partage à ſa Majeſté. Il ne pouvait être en „ de meilleures mains; auſſi dit-on qu'il eſt „ traduit dans la plus grande perfection. Sa

» Majeſté a pris la peine de rédiger elle-même
» tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuel- 1767.
» lement; et comme il a été commencé dans
» la ville de Tvere, c'eſt à l'archevêque de
» Tvere que l'impératrice l'a dédié. »

LETTRE LXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

Je n'ai pas beſoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illuſtre maître, avec quel plaiſir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaiſſez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la ſatisfaire encore mieux que vous ne faites. Je ſuis preſque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, ſans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatiſme et à la tyrannie, ſans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez ſi bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation

1767. qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin ; ils sont trop redoutables sur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes, ont bien de la peine à leur parvenir ; ce seront vraisemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en est la nouvelle édition de la *Destruction* des jésuites ? pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires ?

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur : je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville*. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile ? on serait presque tenté d'en avoir pitié, si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais, ces jours passés, à votre ancien disciple que j'étais persuadé que s'il chassait jamais les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas *renfermées dans son cœur royal* les

raiſons de leur expulſion. Je lui ai fait, par la même occaſion, mes remercîmens au nom de la raiſon et de l'humanité, de ce qu'on peut eſpérer des grâces de ſa part, quoiqu'on ait paſſé le chapeau ſur la tête devant une proceſſion de capucins, et qu'on ait chanté devant ſon perruquier et ſon laquais des chanſons de b.....

1767.

J'ignore qui eſt ce *Larcher* qui a écrit ſous les yeux du ſyndic *Ribalier* contre la *Philoſophie de l'hiſtoire*; mais je recommande très-inſtamment ce ſyndic *Ribalier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce ſyndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui exiſte; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de ſe défendre, à viſage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué ſous le maſque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin dont *Ribalier* eſt principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des ſoufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers même.

On dit que la cenſure de la ſorbonne va enfin paraître; ce ſera, ſans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-ſept vérités

1767. oppoſées aux trente-ſept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils déſavoueront, dans leur cenſure, les trente ſept propoſitions condamnées; mais à qui en impoſeront-ils? Il eſt certain que cette liſte a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était ſignée du ſyndic qui, à la vérité, a eſſuyé, ſur ce ſujet, quelques mortifications en ſorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commiſſaires de la ſacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à monſieur de *la Harpe*? Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux; mais le jugement ne ſera pas auſſi long que je le croyais d'abord. Comme je ſais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le réſultat, dès que le prix ſera donné, ce qui ne tardera pas: nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puiſſent tenir Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impoſſible pour qu'on abolît ce plat uſage; croiriez-vous que j'ai été contredit ſur ce point par des gens même qui auraient bien dû me ſeconder? L'eſprit de corps porte malheur aux meilleurs eſprits. Si nous propoſons, l'année prochaine, l'éloge de *Molière*,

comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse. 1767.

Je ne sais quand *Marmontel* reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

LETTRE LXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

Il est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrens, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous

1767. les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il serait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage

qu'ils ont fait eſt peu de choſe, et le diſcours n'y perdra rien ou preſque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de ſix lignes effacées. 1767.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaiſir, la Défenſe de feu ſon oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer, ainſi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit reſpecter les volontés de ſon oncle, et avoir quelque égard pour ſes plus zélés admirateurs. Je prie auſſi ce neveu de me dire où en eſt la deuxième édition de la *Deſtruction*, et ſi je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1767.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

IL faut que je vous diſe ingénument, mon cher philoſophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'eſt un être de raiſon; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce ſera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas ſa cauſe meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens : leur reſſource ordinaire eſt d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre ſuſpects d'héréſie, et malheureuſement le public les ſeconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de ſel, même du gros ſel, tout le monde dit : C'eſt lui, je le reconnais, voilà ſon ſtyle; il mourra dans ſa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du ſerpent.

En vérité, je penſe que, vous et moi,

nous avons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendrait les jansénistes trop puissans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards; il y faut du gros plomb; pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton, j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs, et de les exciter à défendre le troupeau. 1767.

J'attends, avec impatience, votre réponse sur *Cogé pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent; cependant il faut vivre gaiement, c'est ce que je vous souhaite au nom du père, &c., en vous embrassant de tout mon cœur.

1767.

LETTRE LXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguſte.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Auſſitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier* qui eſt un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponſe qui a dû calmer vos inquiétudes; il eſt auſſi indigné que vous et moi de l'inſolence du maraud qui s'eſt aviſé de le mettre en jeu. Je ſais que le préſident *Hénault* penſe de même, et je ne doute pas que M. *le Beau*, tout janſéniſte et dévot qu'il eſt, ne vous donne la même ſatisfaction au ſujet de la liberté que *Cogé pecus* a priſe de le citer. Au fond, cette tracaſſerie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis ſurtout approuver la peine que vous avez priſe d'écrire à ce cuiſtre de collége une lettre (*) dont il ſe glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je ſuis toujours étonné que vous ne ſentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les poliſſons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*.

A votre place, je me ſerais contenté d'avoir le déſaveu du préſident *Hénault* qui, par parenthèſe, doit ſe plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais enſuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, ſuppoſé encore que la choſe en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'eſt lui donner l'exiſtence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorait, ſans votre lettre, que *Cogé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Béliſaire* où il eſt cité. 1767.

J'ai reçu et lu, avec grand plaiſir, *la Défenſe de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercîmens à ſon neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne ſais qui eſt *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertiſſent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en diſpensât, et il me ſemble voir *Céſar* qui étrille des porte-faix ; il ne doit ſe battre que contre *Pompée*.

La réponſe à *Warburton*, dans la petite feuille, eſt juſte, mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort, même juſqu'au ſang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du miniſtre ou ex-miniſtre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le

premier eſt un va-nu-pieds, le ſecond eſt un
1767. pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne ſont dignes de votre colère. Vous êtes ſi perſuadé, mon cher philoſophe, qu'il faut rire de tout, et vous ſavez ſi bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours, puiſque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos penſions ; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *ſardonique*, qui eſt la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui ſurement lui fera plaiſir. La cenſure de la ſorbonne ſe fait toujours attendre ; ce ſera, ſans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas ſuffiſamment vengé ; il dit preſque autant de mal du capitaine *Bélifaire* que des cenſeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribalier* et compagnie ; et je le prie de leur donner ſi bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand beſoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous viſſiez les deux ou trois phraſes qu'ils ont retranchées dans le diſcours de M. de *la Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de juſtes bornes*, ils ont mis

dans ſes juſtes bornes. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ſes excès;* ils ont retranché *principes cruels*, et la phraſe ſuivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs ?* Je voulais rétablir ces phraſes à l'impreſſion, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, ſans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et ſurtout riez. 1767.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguſte.

MON cher philoſophe ſaura que le maudit libraire n'a point voulu ſe charger de la ſeconde édition de la *Deſtruction* des prêtres de *Baal.* Il dit qu'on lui ſaiſit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en riſquer une ſeconde; que perſonne ne s'intéreſſe plus à l'humiliation des prêtres de *Baal;* et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on

lui avait remis : l'interruption du commerce
1767. déſeſpère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* ſont trois têtes du collége Mazarin dans un bonnêt d'âne. Ce ſont les troupes légères de la ſorbonne ; il faut crier : *Point de Mazarin.*

Warburton eſt un fort inſolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaiſanterie fine ; la muſique douce n'eſt pas faite pour eux ; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fuſil de ſel avec les uns, et de groſſes balles avec les autres. Je me bats ſurtout en déſeſpéré quand on pouſſe l'impudence juſqu'à m'accuſer de n'être pas bon chrétien ; et, après m'être bien battu, je finis par rire ; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos penſions ; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monſieur le contrôleur général, en faveur de M. de *la Harpe :* je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'eſt tout ce qu'il peut attendre :

Atque inopi lingua deſertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à

Cogé pecus ſi douce ; il me ſemble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il eſt un coquin. 1767.
Interim vale et me ama.

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguſte.

Les philoſophes, mon cher et illuſtre confrère, doivent être comme les petits enfans ; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'eſt jamais eux, c'eſt le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'Ingénu n'exiſte pas ; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai ; mais enfin, ſi on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant ſoit peu malicieux, je dirai que c'eſt le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en eſt l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les ſectes leurs vérités ? c'eſt une eſpèce de dictionnaire dont les articles ſont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaiſans et de très-ſalés ; c'eſt encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

1767. Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle cenſure de la ſorbonne va enfin paraître, et, qui plus eſt, le mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont*. On ajoute que la cenſure de la ſorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont ſupprimées, pour laiſſer toute la gloire de ce beau ſujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement ſur cet article. Il faudra, pour réponſe, faire imprimer les lettres de la czarine à la ſuite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire ſi la ſeconde édition de l'ouvrage de mathématiques eſt imprimée, et ſi je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'eſt plus poſſible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorſqu'on effleure la canaille janſénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups ſoient à craindre, la philoſophie, avec un peu d'adreſſe, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en ſe cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fuſil contre les bêtes féroces qui infeſtent le pays.

L'eſſentiel, comme vous le dites, eſt de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adreſſe de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; mille reſpects à madame *Denis*, et mille complimens à meſſieurs de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer ſon prix dans la gazette; ils ſe ſont trop preſſés, et ils ſont cauſe que dorénavant l'académie ne déclarera ſon jugement que le jour même de l'aſſemblée. *Vale et me ama.* Je vous embraſſe de tout mon cœur. 1767.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où préſident les deux cuiſtres *Ribalier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le ſecond comme régent de rhétorique, eſt un des plus mauvais colléges de l'univerſité, et reconnu pour tel; cela peut ſervir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philoſophie, et à mieux inſtruire la jeuneſſe qui leur eſt confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il eſt poſſible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaiſir que celui-là.

1767. **LETTRE LXIX.**

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

MON cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connaissez très-bien les théologiens de Genève, pédans, sots, de mauvaise foi, et, Dieu merci, sans crédit; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* est le même qui avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le payera.

Gabriel Cramer donne de grands soupers dans

dans le petit caſtel de Tourney que je lui ai abandonné. C'eſt un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choſes. Je ſuivrai cette affaire, car je ſuis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non pas St *Louis*, qu'on s'eſt fort moqué des croiſades et du pape : le prédicateur ne ſera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative ;* je ne l'ai point encore. J'eſpère que bientôt tous ces marauds de théologiens ſeront ſi ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice ruſſe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il eſt tout arrivé en Pruſſe et dans l'Allemagne ſeptentrionale. La maiſon d'Autriche et de Bavière ſont les ſeules qui ſoutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raiſon eſt venu. O nature, grâces immortelles vous ſoient rendues ! 1767.

Mon cher philoſophe, rendez tous ces pédans-là auſſi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos converſations avec les honnêtes gens ; car cela eſt impoſſible à Paris par la voie de la typographie ; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

1767. Répandez sur eux le sel dont il a plu à DIEU de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui est curieux. *Julien* l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis je; je vous aime, je vous estime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

LETTRE LXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

AVOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrétien*; ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hayer*, récollet, qu'avec mes

œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir 1767.
ſi les débris de mes calculs ne pourraient pas ſe retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande inſtamment mes intérêts en cette occaſion.

Il eſt vrai que c'eſt l'oraiſon funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de ſaint *Louis* qui a été prêché à l'académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le ſoir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de fauſſetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occaſion : il eſt pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient aſſiſté au ſermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à ſigner tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croiſades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages ſans nombre contre le fanatiſme ; c'eſt la *Théologie portative*, *l'Eſprit du clergé*, *les Prêtres démaſqués*, *le Militaire philoſophe*, *le Tableau de l'eſprit humain*, &c. &c. &c. Il ſemble qu'on ait réſolu de faire le ſiége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il eſt vrai qu'elle ne ſera pas ſitôt priſe, car c'eſt le feld-maréchal *Ribalier* qui y

commande, et qui a ſous lui le capitaine
1767. d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de huſſards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville aſſiégée doit tenir longtemps.

Priez DIEU qu'il tire la ſorbonne et l'archevêque d'embarras au ſujet de *Bélisaire*; ils ne ſavent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur cenſure. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour qui eſt ſur cela dans des principes un peu différens de ces meſſieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il eſt, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la cenſure avant qu'elle parût: on dit qu'ils ſont actuellement occupés à bourrer leur cenſure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont ſe couvrir. On dira que ces pédans-là ne ſont pas même décidés ſur le genre de ſottiſes qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance ſera ſupprimé, c'eſt ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on diſe qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres diſent que la cenſure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il eſt vrai qu'on ſe moquera d'eux tant ſoit peu, mais un peu de honte eſt bientôt paſſé. Je ſais, de ſcience certaine, que pluſieurs docteurs ſont de cet avis, et

penſent que la ſorbonne a déjà eu dans cette affaire ſa doſe d'opprobre aſſez complète pour ne pas groſſir davantage la pacotille. 1767.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné ſi vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaiſſance et d'attachement pour vous. Les expreſſions de ſon cœur, à votre ſujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les ſentimens du mien. Vous ne ſauriez croire combien il eſt ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ſon ouvrage, et combien il ſent le prix de vos conſeils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaiſſante. Il me mande, ainſi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je ſais combien vous l'aimez, et combien il en eſt digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la ſanté des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je ſuis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne ſoit pas le neveu de l'abbé *Bazin*

1767. qui l'ait fait, comme il eſt évident dès la première page : on dit que c'eſt un petit-fils de l'abbé *Gordon*, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Queſnel*, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénument* tels qu'ils ſont, ont ſi bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il eſt vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi perſonne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* eſt un fin courtiſan ; il a appris à ſes ſemblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait paſſer bien de la contrebande. La recette eſt bonne, ſans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXI. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de septembre.

MON cher philosophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tourney que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la sorbonne veut écrire contre *Bélisaire*, ils me demandent si *Bélisaire* est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pensantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues, sans rire; c'est bien pis dans le

1767. Nord : l'affaire des diſſidens achève de rendre Rome ridicule et odieuſe, et dans dix ans la Pologne aura entièrement ſecoué le joug. On a fait en Angleterre une ſeconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke ;* elle eſt beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans liſent cet ouvrage qui ſe vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui ſe répandent dans toute l'Europe. Il eſt impoſſible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'adminiſtration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pouvaient être heureux que ſous des rois philoſophes, avait ſans doute grande raiſon. Je ſuis trop vieux pour voir un ſi beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtiſe de la ſorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatiſme ſur le coloſſe renverſé des *Leſſius* et des *Eſcobar :* elle eſt devenue plus ridicule que les jéſuites même, et beaucoup moins puiſſante. Ces ignorans ſont l'opprobre de la France ; et le capitaine *Béliſaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait ſouvent des démarches plus ſcandaleuſes et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un ſeul homme de l'univerſité. 1767.
Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils ſoient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuſe. Le théâtre de Paris n'exiſte plus. Nous ſommes dans la fange des ſiècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité eſt-il arrivé que le ſiècle où l'on penſe ſoit celui où l'on ne ſait plus écrire ? Vous qui ſavez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

MON cher philoſophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom reſpectable que la cour ne reſpecte guère), le philoſophe monſieur de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embraſſer! vous lèverez donc les épaules enſemble ſur l'aviliſſement où l'on veut jeter les lettres, ſur la conſpiration contre la raiſon et contre la liberté, ſur les ſottiſes dont vous êtes environné, ſur la barbarie où l'on va nous replonger, ſi vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le ſuccès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels ſpectateurs! Le temps des beaux arts eſt paſſé, et la philoſophie, qui feſait l'honneur de ce ſiècle, eſt perſécutée. La ſorbonne eſt dans la boue, mais les gens de lettres ſont *ſub gladio*. L'approbateur de *Béliſaire* eſt toujours deſtitué. Rien ne marque plus le deſſein formé d'empêcher la nation de penſer; c'était tout ce qui lui reſtait. Battue par le prince de *Brunſwick*

et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais et par le roi de Maroc, ſans argent, ſans commerce et ſans crédit; ſi elle ne ſe met pas à penſer, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon en bouche, ſans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas ſalué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chanſons; et les gens coupables de ces aſſaſſinats judiciaires ne ſont pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les ſinges. Vous ne voulez pas être martyr, mais ſoyez confeſſeur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philoſophe, criez toujours comme un diable. 1767.

Je vous aime autant que je hais ces monſtres.

1767.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

SUR une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adreſſées, on n'a trouvé que l'incluſe. Vous ſavez que je ne vais jamais dans la ville ſainte où *Jéſus-Chriſt* ne paſſe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne paſſent à Paris pour être des gens d'eſprit. Je ne ſais quel démon a ſoufflé depuis quinze ans ſur les trois quarts de l'Europe, mais la foi eſt anéantie. Mon cœur en eſt auſſi navré que le vôtre. Les janſéniſtes ſont auſſi mépriſés que les jéſuites ſont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos ſages lettres ſur les janſéniſtes d'entrer dans le royaume. La douane des penſées les a ſaiſies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Conſolons-nous, un temps viendra où il ſera permis de penſer en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiſeul*, en faveur du frère *Damilaville*; point de réponſe. Un *Cromelin*, agent de

Genève, qui va tous les mardis dîner à Verſailles avec deux laquais à cannes derrière ſon fiacre, a perſuadé aux premiers commis que je prenais le parti des repréſentans; c'eſt comme ſi on diſait que vous favoriſez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je ſuis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous ſommes faits pour être calomniés. 1767.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtreſſe et les vers de M. *Dorat;* cela eſt très-impertinent: je ne connais ni ſa maîtreſſe ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que les cuiſtres, les fanatiques, les fripons ſont unis, et que les gens de bien ſont diſperſés, iſolés, tièdes, indifférens, ne penſant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laiſſent égorger leurs camarades, et lèchent leur ſang. Cela n'empêchera pas M. *Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven.* C'eſt un nouveau coup de maſſue porté au fanatiſme qui lève encore la tête dans la fange où il eſt plongé. *Hercule*, ameutez des *Hercules*. Encore une fois, c'eſt l'opinion qui gouverne le monde, et c'eſt à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? perſonne.

1768.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laiſſée à la poſte de Genève, ſi j'avais pu deviner le peu d'importance du ſujet. J'ai reçu auſſi certaines Lettres ſur *Rabelais* qui me paraiſſent de ſon arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de ſe moquer de tout comme ſon biſaïeul, mais de s'en moquer avec plus de fineſſe et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'aſſiſtai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous euſſiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-ſérieuſes, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'eſt pas auſſi gai; il veut à préſent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'eſt le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il déſire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a conſenti: ainſi l'Angleterre aura le bonheur de

le posséder encore une fois, à condition que ce ne sera pas pour long-temps. M. *Hume* me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ses mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est in-folio ou in-vingt-quatre); l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau*. M. *Hume*, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir, et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous. 1768.

Adieu, mon cher et illustre confrère. Monsieur de *la Harpe*, avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous, pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama.* L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point; cela n'est-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormesson*, intendant des finances; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale.*

1768.

LETTRE LXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illuſtre maître, que vous vous plaignez de mon ſilence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de *la Harpe*, c'eſt-à-dire il y a environ trois ſemaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous ; ainſi vous voyez que, ſi je vous parais négligent, c'eſt la faute de la poſte et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on aſſure qu'une perſonne de votre connaiſſance a aſſiſté. Comme je ſais poſitivement le contraire, je ſoutiens, j'ai ſoutenu et je ſoutiendrai à tout le monde que rien n'eſt plus faux, et que le convive qui a aſſiſté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, eſt, comme le ſavent tous les gens inſtruits, le ſieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Boſſuet*, que ſon père aurait fait mettre à

Saint-

Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en ſi dangereuſe compagnie. 1768.

Vous ſavez ſans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre ſaint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens eccléſiaſtiques. Il me ſemble que notre mère ſainte Egliſe travaille d'un côté à jeter elle-même la maiſon à bas, tandis que les philoſophes y mettent le feu de l'autre. Oh! que le ſaint-ſiége entend bien ſes affaires! Les mécréans ſeraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade : Que je ſuis content de te voir à la tête du gouvernement! tu me feras raiſon de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie françaiſe préciſément, mais à la porte du louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont* contre *Béliſaire*. Quelqu'un (aſſez mauvais plaiſant) s'eſt aviſé d'écrire au bas : *Défenſe de faire ici ſes ordures.* Vous ſaurez au reſte que, dans ce beau mandement, l'intolérance eſt prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps! ô mœurs! Adieu, mon cher ami; il faut pleurer ſur le ſort de Jéruſalem; j'eſſuierai pourtant mes larmes, ſi vous m'aſſurez que vous m'aimez

toujours, et si vous êtes bien persuadé de
1768. mon tendre et sincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de *Boullongne* me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté*, mais c'est-là son moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus

net, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur et tout espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul ; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir ; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de *Villa-Hermosa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de *Mora* ; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop ; sinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement ; ce qui m'affligerait, 1768.

1768. je vous l'avoue, sans cependant que je vous en fusse mauvais gré, ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

LETTRE LXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

Mon cher et illustre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien se charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas besoin, quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre, juste, net, sensible, éclairé et cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc de *Villa-Hermosa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître,

vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Eſpagne de les posſéder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danseuses et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser. 1768.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Mon cher ami, mon cher philosophe, je suis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non, a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on disait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte.

1768. *A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.*

Apoſtat comme ton héros,
Janſéniſte ſignant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos,
Que de bon cœur je diſſimule.
Je t'excuſe et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

On me conſulte pour ſavoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule*; mais il y a ſi long-temps que je n'ai aſſiſté aux aſſemblées de l'académie que je ne ſaurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaiſance les épigrammes bonnes ou mauvaiſes contre mon prochain. Je ſais qu'il y a des gens qui s'aviſent de dire du mal de mes pâques; c'eſt une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde ſe plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoiſonner nos meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus eſt, j'ai rendu le pain bénit en perſonne; il y avait une très-bonne [illegible] le curé. J'aime à remplir tous n'admets plus aucun plaiſir

profane : j'ai purifié les habits ſacerdotaux qui avaient ſervi à Sémiramis, en les donnant à la ſacriſtie de ma chapelle ; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les janſéniſtes et les moliniſtes ; et ſi on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canoniſation. En attendant, ſoyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi. Ma ſanté eſt bien faible ; je ne ſais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables ſeigneurs eſpagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence ; qu'ils ſongent qu'ils viennent voir don *Quichotte* feſant pénitence ſur la montagne noire. 1768.

1768.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

DIEU m'eſt témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du ſpectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande ſatisfaction de la Jéruſalem céleſte, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puiſſances* qui, à ce que je me ſuis laiſſé dire, en ſont fort contens, d'autant plus qu'on leur a aſſuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitèrerez cette belle cérémonie; car je ſais qu'il cherche à ſe diſculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, ſi vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Graſſet*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de ſottiſes qu'on a la platitude de mettre ſur votre compte. S'il était permis

de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : Quel *grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?* 1768.

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora*, il l'est bien davantage de vous ; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de St *Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme ; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou.* Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nos seigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien ; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste, sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui ; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les

1768. la ruine, et craignent même que vous ne réuſſiſſiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïſſent, et s'ils ſont diſpoſés à chercher les occaſions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques ſans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un ſcandale de plus: c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent. Ils ſont fâchés que le roi ne faſſe pas les fiennes; mais c'eſt parce qu'ils eſpèrent qu'il les fera un jour de bonne foi: et que lui diront-ils alors de l'eſpèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuſe pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce ſujet une lettre inſolente et fanatique; ſi cet évêque n'était pas un poliſſon de ſavoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en ſoit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié ſeule m'engage à vous dire ce que je penſe ſur cet article, que je n'en ai parlé auſſi franchement qu'à vous ſeul, et que je ne tiens point le même diſcours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en ſerais pas moins attaché comme au ſoutien de la

philoſophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et ſurtout votre amitié, en vous embraſſant de tout mon cœur. 1768.

LETTRE LXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'hiſtoire d'Henri IV, par M. de Bury?* Cet homme ſemble avoir pris pour deviſe : *Tros Rutulus-ve fuat;* je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de ſon critique. Il ne vous a pas même épargné ; il prétend que vous avez *écrit l'hiſtoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un ſeul hiſtorien*. A ces deux ſottiſes près, il me ſemble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuſes pour celui qui les a dites. Ce qui me conſole, c'eſt qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puiſque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profeſſion de foi des théiſtes*, adreſſée au roi de Pruſſe? cet ouvrage m'a

1768. fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre IXe d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une de brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota benè que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur. 1768.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

COMMENT donc! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe*; le sujet même en était très-intéressant pour les philosophes; longue et monotone, d'accord; mais celle du couronné est-elle polytone? En un mot, il nous faut des philosophes; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que *Damilaville*, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie? je

décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-
1768. le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raiſon qui a grand beſoin de vous :

Serus in cælum redeas, diuque
Lætus interſis populo Quirini !

Ce ſouhait vous eſt mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

Je ne ſais plus où j'en ſuis, mon très-cher et très-aimable philoſophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux ſouveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroiſſances peuvent cauſer dans la machine ; je le mandai ſur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage enſemble. J'adreſſai ma lettre à ſon ancien bureau du

du vingtième, adreſſe qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce ſilence me fait trembler : il faut qu'il ne ſoit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il eſt. Et vous, mon cher philoſophe, comment vous portez-vous ? que faites-vous ? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verſe. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille eſt le ſeul dont on ſe ſerve pour caractériſer les moines ? *Per genus proprium et differentiam proximam.* 1768.

Vous connaiſſez le petit abrégé des uſurpations papales, ſous le nom des Droits des hommes (*). Les philoſophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé ; mais les princes n'en mettront pas moins les philoſophes à la baſtille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philoſophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Tout ce qui eſt pourrait bien être eſſentiel ; car autrement pourquoi ſerait-il ? Pour moi, je ceſſerai bientôt d'être, car j'ai ſoixante et quinze ans, et je ne ſuis pas de la pâte de *Mercvif*. Quel cicéronien donnez-

(*) Voyez Politique et Législation, tome I.

1768. vous pour ſucceſſeur à mon ancien préfet d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi ? Je me recommande à vous, et je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville ;* il m'a aſſuré vous avoir écrit. Son état eſt toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits ; mais ſon eſtomac ſe dérange de plus en plus, et ſes glandes ne ſe dégonflent guère. Il lui eſt impoſſible de ſe ſoutenir ſur ſes jambes, et à peine peut-il ſe traîner de ſon lit à ſon fauteuil, avec le ſecours de ſon domeſtique. Quant à moi, mon cher ami, ma ſanté eſt aſſez bonne ; mais j'ai le cœur navré des ſottiſes de toute eſpèce dont je ſuis témoin. Avez-vous ſu que la chambre des vacations, à laquelle préſide le janſéniſte de *S*.....-*F*,.... et le dévot politique *P*....., a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable qui eſt mort de

déſeſpoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaiſſait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768.

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Veſtale* (imprimée avec permiſſion tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité abſurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on eſt forcé de vivre à Paris?

Ce ſera l'abbé de *Condillac* qui ſuccédera à l'abbé d'*Olivet*; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à ſon ſujet, ſi vous en ſavez d'intéreſſantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui ſe trouve chargé de ſon éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il ſe ferait adreſſé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne ſoit pas tant pis pour votre ſanté qui eſt, comme diſait *Newton*, du repos, *res prorſus ſubſtantialis. Vale et me ama.*

1768. LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

Mon cher et illuſtre philoſophe, je ne ſais d'autre anecdote ſur M. l'abbé d'*Olivet*, ſinon que, quand il était notre préfet aux jéſuites, il nous donnait des claques ſur les feſſes par amuſement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans ſon éloge, il faudra qu'il faſſe une petite diſſertation ſur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, ſans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, ſans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré ſa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque choſe; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui eſt fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces ſecrets ne ſont que pour les adeptes. Il doit y avoir à préſent

pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre syndicale : il y a huit jours qu'il eſt parti par la diligence. 1768.

Mon Dieu, que les articles de phyſique de M. *O* ſont bien faits ! On me lit l'*Encyclopédie* tous les ſoirs. Si tout était dans le goût de M. *O*, quel excellent livre ! et voilà ce qu'on á perſécuté ! ah, infames Velches ! et le quinzième chapitre de *Béliſaire* auſſi perſécuté ! ah, les monſtres ! L'abbé *Caille* grince des dents ; toutefois il vous prie inſtamment, mon cher philoſophe, d'engager les adéptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs.

Hic eſt panis angelorum
Non mittendus canibus.

Ayons ſeulement la conſolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de mépriſables et d'horribles coquins. Je ne ſais ſi je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

1768.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le Siècle de *Louis XIV*, augmenté du Siècle de *Louis XV*, et les Trois empereurs de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercîmens du premier, et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un ; car je gagerais bien que ce n'eſt pas là un coup d'eſſai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ſes complimens à *Ribalier* ou *Ribaudier* qui, par parenthèſe, vient de donner à une brochure ſur l'inoculation, une approbation qu'on dirait preſque d'un philoſophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du Siècle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de pluſieurs morceaux bien

intéreſſans ; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penſer*. On écraſe ici ce jeune prince de fêtes et de plaiſirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on aſſure, voir les gens de lettres à ſon aiſe, et converſer avec eux ; mais le conſeil ſupérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui eſt, je crois, bien obligé de venir faire diverſion à l'affaire de Corſe, où vous ſavez nos ſuccès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Pruſſe qui attirât autant de curioſité. 1768.

Notre pauvre *Damilaville* eſt toujours dans un bien miſérable état, ſouffrant de tous ſes membres, ſans appétit, ne pouvant ſe remuer et digérer ſans douleur le peu qu'il mange pour ſe ſoutenir. Il me paraît à bout de patience, et je ſuis pénétré de ſa triſte ſituation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez ſur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaiſſance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un paſſable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïſſait tout le monde, et qui, entre

nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre.
1768. Je sais qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais

Seigneur, Laïus est mort, laissons en paix sa cendre.

Adieu, mon cher et illustre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

LETTRE XC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire M. *Duclos*, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur

de

de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui 1768.
fesait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable!

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux académies. Il donnera son portrait à l'académie française, comme la reine *Christine*. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

Je ſuis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illuſtre maître, et je me ſers d'un ſecrétaire pour vous répondre ſur le champ. Je ſuis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triſte état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a ceſſé de vivre, ou plutôt de ſouffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois ſemaines qu'il exiſtait avec douleur, et preſque ſans connaiſſance, et ſa mort n'eſt un malheur que pour ſes amis. Il a été confeſſé ſans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction ſans s'en apercevoir.

Je vous diſais auſſi, dans la même lettre, que notre ſecrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il eſt mieux à préſent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ſes remer-

cîmens, et de vous dire que l'académie recevrait, avec grand plaisir, l'exemplaire que vous lui destinez. 1768.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rochefort* dans votre solitude, pendant quelques jours; c'est un très-galant homme, fort instruit, et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous, dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie*, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent; vous les savez, sans doute, par d'autres, et surement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté

—— naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami;
1768. penſez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout ſon cœur, et qui vous embraſſe de même.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croiſées, mon très-cher philoſophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de ſon ame; j'eſpérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne ſavais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était ſéparé de ſa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas aſſurément laiſſé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philoſophia.

Si vous pouviez me faire lire votre diſcours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaiſir; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin*.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoiſe, qui a tenu un étrange diſcours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays. 1768.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-conſidérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver ſon ſtyle pincé et ridicule? le croquant veut être de l'académie; je vous le recommande.

Mais qu'eſt-ce qu'un *Linguet*? pourquoi a-t-il fait une ſi longue réponſe aux *docteurs modernes*? pourquoi n'a-t-il pas été auſſi plaiſant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué aſſez adroitement ſa partie; il a de l'eſprit pourtant, et a quelquefois la ferre aſſez forte; mais il n'entend pas comme il faut le ſecret de rendre les gens parfaitement ridicules: c'eſt un don de la nature qu'il faut ſoigneuſement cultiver; d'ailleurs rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Si vous êtes encore enrhumé, ſervez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous poſſédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz*? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gaſcon de

1768. l'Allemagne ? mais, *Deſcartes* était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan ; je vous embraſſe auſſi tendrement qu'on peut embraſſer un philoſophe.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philoſophe, le démon de la diſcorde et de la calomnie ſouffle terriblement ſur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans pluſieurs journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie* ? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait ? n'a-t-il pas déſigné,

de la manière la plus outrageante, le préſident *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du ſecond tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'eſt le ſublime de nos prétendus hiſtoriens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens hiſtoriques.* 1768.

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Eſt-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié ſon *Tacite* ? Je ſais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en ſera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le préſident *Hénault* et le petit-fils de *Sha-Abbas* d'un pinceau ſi rembruni et ſi dur ; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je ſuis moi-même maltraité ? Il faut donc combattre juſqu'au dernier jour de ſa vie ; eh bien, combattons.

Avez-vous jamais lu *le Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Panſophe* ? tout cela eſt de la même main. On a cru y reconnaître mon ſtyle. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injuſtes ſoupçons ; et moi, qui le connais parfaitement,

(*) Par M. de *Bordes*.

—— 1768. auſſi bien que *Marin*, j'ai eu la diſcrétion de ne le jamais nommer. Je ſais très-bien quel eſt l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je ſais qui a fait le *Chriſtianiſme dévoilé*, le *Deſpotiſme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'eſt un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Je compte ſur votre amitié, mon cher philoſophe. Qu'elle ſoit mon bouclier contre la calomnie, et la conſolation de mes derniers jours.

Je vous embraſſe très-tendrement.

LETTRE XCV. 1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de janvier.

Je ne suis plus enrhumé, mon cher maître; mais je me sers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours, puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de *Marin*? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie; car je ne gâte pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protégent; on s'expose à de tels reproches, quand on caresse ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et

1769. de meilleur goût; cependant, comme il a raiſon preſqu'en tout, elle a beaucoup chagriné ſon mauſſade adverſaire; la liſte des phraſes tirées de la traduction eſt bien ridicule, et peut-être aurait ſuffi.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville*; il vous était bien attaché. Je ſavais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me diſait rien de ſes affaires. J'ai vu ſa femme une ſeule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu; mais ce qui me fâche le plus, c'eſt que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laiſſe, et qu'il ne reſtera pas même de quoi payer un excellent domeſtique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz*; je crois que c'eſt un fatras où il y a bien peu de choſes à apprendre.

Il eſt vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie; ce ſeront vraiſemblablement les derniers.

Notre ſecrétaire, toujours convaleſcent et aſſez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, perſonne n'ignore qu'il eſt en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

LETTRE XCVI. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de janvier.

Je vous renvoie, mon cher philoſophe, votre chien danois; il eſt beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre diſcours eſt excellent; vous êtes preſque le ſeul qui n'alliez jamais ni en deçà ni en delà de votre penſée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercure* devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas inſérer ce diſcours dont le public a beſoin? *La Bletterie* a juré à ſon protecteur et à ſa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit auſſi qu'il n'a point ſongé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Béliſaire*, ni au préſident *Hénault*, quand il a dit que *la préciſion des dates eſt le ſublime des hiſtoriens ſans talens*. J'ai tourné le tout en plaiſanterie.

A propos du préſident *Hénault*, le marquis de *Béleſtat* m'a écrit enfin qu'il était très-fâché

1769.

LETTRE XCVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de Janvier.

Vous aimez la raiſon et la liberté, mon cher et illuſtre confrère, et on ne peut guère aimer l'un ſans l'autre. Eh bien, voilà un digne philoſophe républicain que je vous préſente, et qui parlera avec vous philoſophie et liberté; c'eſt M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans ſa patrie. Il eſt digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux ſentimens parmi ceux qui ſont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protégent dans le Nord la philoſophie ſi mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raiſon fait de progrès en Suède, ſous ces heureux auſpices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démiſſion; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; continuez

continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme *Moïse*, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1769.

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

J'AI vu votre suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce. La vigne du Seigneur est cultivée par-tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conseillers de grand'chambre? Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le sens commun. Le parlement confisqua sous *Louis XI*

1769. les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des ſorciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui ſerait devenu un excellent officier, a été martyriſé pour n'avoir pas ôté ſon chapeau, en temps de pluie, devant une proceſſion de capucins. On doit m'envoyer ſon portrait, je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples ſe laiſſent-ils gouverner par de tels hommes? Du moins je ſuis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au ſinge de *Nicolet* et au *Siége de Calais*.

Je ſuis devenu bien vieux et bien infirme; mais ſachez que mes derniers jours ſeraient perſécutés ſans la perſonne à qui je ne puis reprocher autre choſe, ſinon de m'avoir aſſuré que *la Bletterie* n'avait pas penſé à moi. J'envoie mon teſtament à *Marin* pour vous le donner; il eſt dédié à *Boileau*. Je n'ai pas beſoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous eſtime et que je vous révère.

LETTRE XCIX. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de mai.

IL y a long-temps que le vieux ſolitaire n'a écrit à ſon grand et très-cher philoſophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* : voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes.*

Il eſt bon, mon aimable ſage, que vous ſachiez qu'un M. de *la Baſtide*, l'un des enfans perdus de la philoſophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adreſſée, lettre qui n'eſt pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui eſt un monument de liberté. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de *Baal* n'oſent parler. Il n'en eſt pas ainſi des prêtres ſavoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous ſavez, le mortier liant : il joint aux fureurs du fanatiſme une mauvaiſe foi conſommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété

—— de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque.
1769. Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi à *Pantalon-Rezzonico*, et qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à la fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion: mais n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte pardevant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et mon notaire. Que font-ils? ils s'assemblent secrétement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par

ferment qu'ils m'ont entendu faire une profeſſion de foi, non pas celle du *vicaire ſavoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie (elle eſt en effet du ſtyle d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon ſans m'en rien dire, et viennent enſuite me conjurer de ne les point déſavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux ſerment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils ſe damnent, je leur donne pour boire, et ils ſont contens. 1769.

Cependant ce poliſſon de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et, pour n'être point brûlé, je fais proviſion d'eau bénite. Il prétend m'accuſer juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui eſt publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaiſſez, ouvrage, à mon gré, très-plaiſant, auquel je n'ai aſſurément nulle part, ouvrage que je ſerais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène ſoit ſavoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule : ce n'eſt pas jouer à un jeu égal.

1769. Toutefois j'eſpère que je ne perdrai pas la partie; car heureuſement nous ſommes au dix-huitième ſiècle, et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là; c'eſt ſur quoi nous gémiſſons. Il eſt dur d'être borné aux gémiſſemens; mais il faut au moins qu'ils ſe faſſent entendre, et que le bœuf-tigre frémiſſe. On ne peut élever trop haut ſa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choſes très-curieuſes qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéreſſent; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez DIEU que le diable ſoit écraſé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puiſſante main à ce très-ſaint œuvre. Je vous embraſſe bien tendrement, et je ne me conſole point de finir ma vie ſans vous revoir.

LETTRE C. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON très-cher philoſophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'aye jamais vu; je ſais que c'eſt un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il paſſe dans mes déſerts, il faut qu'il regarde ma maiſon comme la ſienne, il en ſera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes ſouffrances continuelles pourront me donner. C'eſt ainſi qu'en uſaient avec moi les philoſophes eſpagnols duc de *Villa-Hermoſa* et comte de *Mora*. Un être véritablement penſant me conſole de ma vieilleſſe, de mes maladies, des fripons et des ſots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rochefort*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois ſemaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *la Baſtide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adreſſe un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir

1769. le déiſme ſur les ruines de la ſuperſtition. Il s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il eſt ſupérieur par ſon eſprit à ſa nation, peut changer ſa nation. Il ne ſait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit ſur le peuple que tous ces gens de bon ſens n'en auront jamais. Il ne ſait pas que les philoſophes ne ſont faits que pour être perſécutés par les cuiſtres et par les ſous-tyrans.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Boyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord;* mais il faut que vous ſachiez que *Patouillet* eſt l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conſéquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il eſt. Il avait donné un mandement ſcandaleux quand ſon voiſin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouſe, ainſi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne ſavez pas, vous autres Pariſiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, ſe ſont ligués dans les provinces contre le ſens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom ſeul eſt un ridicule, eſt un prédicateur fanatique, et

capable

capable de tout. Il écrivit lettre sur lettre au pape *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a voulu non-seulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa Majesté très-chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'Eglise de DIEU. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Génevois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats et par un magistrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment. 1769.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à

——— la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris
1769. ont paru craindre un rival dans un apoſtat italien nommé *Felice*. C'eſt un poliſſon plus impoſteur encore, qu'apoſtat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne ſait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille ſouſcriptions, et il n'en a pas une ſeule; il veut tromper *Panckoucke*. J'ai peur que la librairie ne ſoit devenue un brigandage; pour la philoſophie, elle n'eſt qu'une eſclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes ſont fermées.

Je vous renvoie à la lettre que monſieur de *Rochefort* doit vous rendre, pour que vous ſoyez inſtruit des petites friponneries eccléſiaſtiques qui ſont en uſage depuis plus de dix-ſept cents ans.

Adieu, mon cher philoſophe; je ſecoue la fange dont je ſuis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embraſſer avec des mains pures.

LETTRE CI. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philoſophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je ſuis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercure*. Je vois que cette Hiſtoire du parlement qu'on m'impute, eſt la ſuite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, ſous le nom du marquis de *Béleſtat*, et qui fit tant de peine au préſident *Hénault*. C'eſt le même ſtyle; mais je ne dois accuſer perſonne, je dois me borner à me juſtifier. Il me paraît abſurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai aſſurément pas mis le pied; mais la calomnie n'y regarde pas de ſi près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre ſanté n'avait pas beſoin de cette ſecouſſe. Je me recommande à votre amitié.

1769. J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme *Ulyſſe* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embraſſe de tout ſon cœur.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ce 25 de juillet.

La Providence fait toujours du bien à ſes ſerviteurs, mon cher philoſophe. J'ai beaucoup ſouffert pour la bonne cauſe; j'ai été confeſſeur, confeſſé et preſque martyr; mais le Dieu de miſéricorde m'a envoyé un ange conſolateur. Quoique cet envoyé ſoit du métier des exterminateurs, c'eſt un des plus aimables hommes du monde : vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleſte qui lui ſoient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me reſtent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût tranſporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre ſéjour de la gloire, je ſerais très-fâché d'en aller prendre poſſeſſion ſans vous avoir embraſſé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette Histoire du parlement qu'on m'attribue : voici ce que j'en fais très-certainement. Des recherches sur l'histoire de France ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire. 1769.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance ; il lui dit :

Heu, fuge crudeles terras ; fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. . . . . *Sed contrà audentior ibo.*

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes, comme *Ticho-Brahé* fonda Uranibourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vignerons que des gens qui pensent ! Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne ; elle

1769. ne fut vaincue que parce qu'elle combattit diſperſée. Ma conſolation eſt que vous m'aimiez un peu; moi je vous aime beaucoup et de toutes mes forces.

LETTRE CIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguſte.

MON cher et illuſtre confrère, quelque ſcrupule que je me faſſe de troubler votre ſolitude, je ne puis me diſpenſer de recommander à vos bontés M. *Mathy* qui vous remettra cette lettre; c'eſt le fils d'un homme de mérite, que vous connaiſſez ſurement au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique, intitulé *Journal britannique*. Le fils eſt digne de ſon père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'eſprit très-cultivé, et ce qui vaut encore mieux, très-droit et très-juſte, et ſurtout une franchiſe et une philoſophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le déſir qu'il a de vous connaître, car c'eſt un mérite trop banal. M. de *Schomberg* eſt revenu de chez vous,

pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre perſonne. Je ne doute pas que M. *Mathy* n'en revienne avec les mêmes ſentimens. 1769.

On ne parle plus, ce me ſemble, de l'Hiſtoire du parlement, et il me ſemble que la fureur de vous l'attribuer eſt calmée; ainſi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On ſe plaint de pluſieurs inexactitudes qui vraiſemblablement ſont des fautes d'impreſſion. Par exemple, à la page 182, on dit que *Coligni* avait été aſſaſſiné avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel*; c'eſt *Maurevert*, comme le diſent le préſident *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéreſſent guère, et ſont d'ailleurs très-peu de choſe.

Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une ſanté qui me permît d'aller vous embraſſer; je vis pourtant toujours dans cette eſpérance.

En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur, en eſprit et en *Lucrèce*. *Vale et me ama.*

1769.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'auguſte.

De cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-cher philoſophe, voici la ſeule qui m'a paru mériter vos regards. Perſonne n'imaginait que *Saul-Paul* et *Nicolas Mallebranche* approchaſſent du ſpinoſiſme; c'eſt à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinoſa* ait été un eſprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré ſoi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis ſur cette petite brochure.

J'ai auſſi à vous conſulter ſur un point de juriſprudence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un village du Barrois, reſſortiſſant au parlement de Paris, eſt accuſé d'avoir aſſaſſiné un de ſes voiſins. Le juge confronte les ſouliers de *Martin*, avec les traces des pas auprès de la maiſon du mort. On trouve en effet que les veſtiges des pas conviennent à peu-près aux ſouliers; ſur cette admirable preuve, *Martin* eſt condamné à la roue; il eſt roué, et le lendemain le véritable meurtrier

eſt découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu. 1769.

A propos, le cuiſtre d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie ; criez bien fort : il faut qu'on les joue, cela eſt important pour la bonne cauſe. Je vous embraſſe tendrement. Adieu ; mes reſpects au diable, car c'eſt lui qui gouverne le monde.

1769.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Martin était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuse famille. On assassina, il y a deux ans et huit mois, un homme sur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué sur le même chemin, entre la maison de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de soulier, on saisit *Martin* sur cet indice; on lui confronta ses souliers qui cadraient assez avec les traces, et on lui donna la question. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir; le témoin dépose, on lui amène *Martin*, il dit qu'il ne reconnaît pas *Martin* pour le meurtrier; *Martin* s'écrie : *Dieu soit béni! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.*

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles : *Dieu soit béni! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris; le jugement est confirmé; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue. 1769.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de

—— la création. Je ſuis aſſez embarraſſé avec la
1769. famille *Sirven*. Les filles ſont encore dans mon voiſinage. J'ai envoyé le père à Toulouſe; ſon innocence eſt démontrée comme une propoſition d'*Euclide*. La craſſe ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus craſſe d'un juge ſubalterne, jointe à la craſſe du fanatiſme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis ſix ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'eſpère que le parlement de Toulouſe ſe fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'eſt pas toujours ſéduit par les apparences, et qu'il eſt digne du miniſtère dont il eſt chargé. Cette affaire me donne plus de ſoins et d'inquiétudes que n'en peut ſupporter un vieux malade; mais je ne lâcherai priſe que quand je ſerai mort, car je ſuis têtu.

Heureuſement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'eſprit, qui ont bien lu et qui penſent comme vous.

Je ne ſuis pas étonné que votre projet ſur les progrès de la raiſon ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* euſſent trouvé bon qu'il eût fait ſoutenir une thèſe en leur préſence ſur les progrès de ſon art militaire?

J'ai vu le fils du docteur *Mathy; dignus, dignus eſt intrare in noſtro philoſophico corpore.* 1769. Je viens de retrouver, dans mes paperaſſes, une lettre de la main de *Locke*, écrite la veille de ſa mort à miladi *Péterboroug;* elle eſt d'un philoſophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien que ces marauds-là fuſſent chaſſés du pays de *Périclès* et de *Platon :* il eſt vrai qu'ils ne ſont pas perſécuteurs, mais ils ſont abrutiſſeurs. Dieu nous défaſſe des uns et des autres !

Tandis que je ſuis en train de faire des ſouhaits, je demande la permiſſion au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récolets au capitole. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris ſur le genre-humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conſéquent vous êtes plus ſage que moi.

A propos, ſavez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Ruſſie pour la confection des lois ? Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle ſera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

1769.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philoſophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé cauſer avec vous à Paris; mais le triſte état où je ſuis ne m'a pas permis de voyager, et je crois, entre nous, que ni *meſſieurs* ni les révérends pères n'auront plus déſormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'hiſtoire de *Martin* eſt dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de ſa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a raſſemblé la pauvre famille diſperſée. On fait un mémoire actuellement en ſa faveur. Je ſuis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il eſt bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de ſecourir une malheureuſe famille qui demande juſtice de la mort abominable de ſon père.

Vous

Vous savez peut-être que *Panckoucke* m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher ami Rousseau!* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur? 1769.

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'est pas bien sûr qu'il eut raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame *Denis* m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de *Damilaville* à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

1769. Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaiſir, en réduiſant dans plus d'un article l'infini à ſa juſte valeur.

Voici une choſe plus intéreſſante. *Grimm* aſſure que l'empereur eſt des nôtres; cela eſt heureux, car la ducheſſe de Parme, ſa ſœur, eſt contre nous. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez. Ce n'eſt pas ſeulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du ſiècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CVIII. 1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de novembre.

QUE béni ſoit l'homme de DIEU, mon très-cher et très-illuſtre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux! J'eſpère que ce mémoire ne ſera pas déshonoré par la mauvaiſe rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des ſciences, M. *Dionis du Séjour*, homme vertueux et éclairé, conſeiller de la cour, ſoit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette hiſtoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième ſiècle, ſi elle eſt avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de phyſique. Les molécules organiques et les anguilles de *Néedham* ont rapport à l'article *Génération*, qui n'eſt pas de ma partie. Du reſte, je ne crois pas plus à ces ſornettes que vous. Quant aux déclamations et autres ſottiſes qui déshonorent

1769. l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer, mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir, de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis;* ce que je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CIX. 1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de décembre.

Je vous dois, mon cher et illuſtre maître, des remercîmens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je ſouhaiterais fort que cette pièce pût être repréſentée ; elle achèverait peut-être, ſur les eſprits des Velches, l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inſpirer l'horreur de l'intolérance et du fanatiſme ; mais trop de gens, mon cher philoſophe, ſont intéreſſés à empêcher le progrès de la raiſon. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque ſecte que ce ſoit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et ſe diſent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je ſuis depuis long-temps entièrement de votre avis ſur Athalie. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de verſification, et comme une très-belle tragédie de collége.

1770.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de janvier.

PREMIEREMENT, mon cher philoſophe, il faut que je vous diſe que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplémens à l'Encyclopédie*, &c. Ce plan ou programme appelé *proſpectus*, comme ſi nous manquions de mots français, commence ainſi :

» Des libraires aſſociés avaient projeté de » refondre entièrement l'immenſe *Dictionnaire* » *de l'Encyclopédie*, et d'en faire un ouvrage » nouveau ; mais on leur a repréſenté, &c. »

Il manquait à cet édit la formule, *car tel eſt notre plaiſir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en ſont pas plus modeſtes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit ſupplément pour ſe réjouir ; mais il ne fera aucune repréſentation à ces meſſieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de *Falbaire*, auteur de l'*Honnête criminel ;* il ne traite pas ces deſpotes avec tout le reſpect poſſible.

Je

Je ne fais où en eſt actuellement l'affaire de *Luneau de Boisgermain*; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent. 1770.

Je fais à préſent qui vous a récité des vers ſur *Michon* ou *Michault*; je fais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'eſt point du tout honnête qu'*Achille* ait voulu combattre ſous les armes de *Patrocle*. Heureuſement il eſt aſſez ſage pour n'avoir point lâché ſon ouvrage dans le monde; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il aſſommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je paſſe ma vie à pardonner; mais ce n'eſt pas à vous qui êtes mon vrai philoſophe, et qui rempliſſez tous les devoirs de la ſociété. Vos théorèmes ſur cet article ſont auſſi bons que ſur tout le reſte.

Eſt-il vrai que l'abbé *Alary* ſoit encore plus vieux et plus mal que moi? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embraſſent de tout leur cœur.

1770.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de janvier.

MON cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel;* mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connaissance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occasion, je veux vous faire part de ce que je pensais, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et en les comparant à ceux de *Despréaux* et de *Racine*. Je pensais donc qu'en lisant *Despréaux*, on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté; qu'en lisant *Racine*, on le *conclut* sans le *sentir*; et qu'en vous lisant, on ne le *conclut* ni ne le *sent*; et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres. 1770.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke*; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue sur le commerce des blés*? il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers

commis jusqu'aux libraires, j'ai presque
1770. autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé *Alary*, le président *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui fera bientôt *Moncrif* de paradis. Ne vous aviſez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions enſemble : pour peu que vous ſoyez preſſé, je crois que je ne vous ferai pas attendre : j'ai des étourdiſſemens et un affaibliſſement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais eſſayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, ſi je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

LETTRE CXII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de janvier.

RETABLISSEZ votre ſanté, mon très-cher philoſophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porrò unum eſt neceſſarium*; et ſans ce néceſſaire, adieu tout le plaiſir qui eſt plus néceſſaire encore.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter ſa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné? Le pauvre homme a expiré ſur la roue, et le tout par une mépriſe. Qu'on me diſe à préſent quel eſt l'homme qui eſt aſſuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'eſt à vous à voir ſi vous l'enregiſtrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne ſouffrirai pas que mon nom ſoit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui eſt tout à vous deux. Je déclare enſuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de

réveiller des ennemis qui croiraient trouver
1770. trop de liberté dans les articles les plus mesurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entreprise.

Je déclare enfin que, si mes souffrances continuelles me permettent l'amusement du travail, je travaillerai sur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux d'ailleurs que je sois le panégyriste de cet ouvrage, que si j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration est que, si les entrepreneurs veulent glisser dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuse, ils en seront les maîtres absolus, quand mes fantaisies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, supprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laisserai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philosophe, faire part de ma résolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez sera bien fait : mais surtout portez-vous bien. Madame *Denis* vous fait ses complimens; nous vous embrassons tous deux de tout notre cœur.

LETTRE CXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illuſtre maître, de pouvoir, à votre âge de ſoixante et ſeize ans, vous occuper encore pluſieurs heures par jour! pour moi, je ſuis obligé depuis ſix ſemaines de renoncer à toute eſpèce de travail, grâce à une faibleſſe de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne preſqu'autant qu'au nouveau contrôleur général, dont vous aurez appris les belles opérations; et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre ſolitude; mais je ne puis, dans l'état où je ſuis, m'expoſer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin*; il eſt très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter ſa mémoire: cela fera grand bien au pauvre roué et à ſa malheureuſe famille diſperſée et ſans pain. En vérité, notre juriſprudence criminelle eſt le chef-

1770.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de février.

Je suis bien étonné et bien affligé, mon cher philosophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais besoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit son désastre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie;* il se trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immense la justice qui lui est due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce sont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il est question. Vous devriez bien donner signe de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'est plus socinienne, elle est iroquoise; on s'y égorge, on y assassine des femmes grosses, des vieillards de quatre-vingts ans; huit personnes ont été assassinées, quatre en sont mortes; tout est

en combuſtion, tout eſt en alarme, et ce n'eſt pourtant pas au nom du Seigneur. 1770.

Tout capucin que je ſuis, j'étends ma miſéricorde juſque ſur Genève; car vous ſavez peut-être que non-ſeulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère *Amatus de Lamballa*, notre général, réſidant à Rome, mais que je ſuis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction ſi vous ne m'écrivez pas, et ſi vous ne me mandez pas ce que vous ſavez de l'aſſemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuſe de *la Harpe*?

† *Frère V.* capucin indigne.

1770.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

Je commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philosophe, malgré mon cordon de St *François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous; elle m'a bien consolé.

Vraiment je serai très-satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous savez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me serait plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage le tiendra secret. Il ne servirait qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes toujours très-redoutables quand elles sont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ſes premiers juges à partie au parlement de Toulouſe. On l'y protége hautement; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de ſorbonne comme lui, profeſſeur d'hiſtoire à Toulouſe, enſeigne publiquement mon Hiſtoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'uſage des colléges, avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant ſa porte; le premier préſident l'a envoyé prendre par deux huiſſiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Preſque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps; la philoſophie commence à expier le ſang des *Calas*: quel plaiſir pour un pauvre capucin comme moi! 1770.

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande; elle m'eſt tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philoſophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embraſſe en St *François* et en St *Cucufin*.

1770.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne, que, si je ne vous ai pas répondu plûtôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du verbe. A quoi pense

l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philoſophe dont parle *Tacite*, d'aller ſe mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala diſſerens;* il y attraperait quelque coup de fuſil ou de broche, et ce ſerait grand dommage. 1770.

Oui, vraiment, je ſais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment ſur cette nouvelle dignité ſéraphique. Ne vous aviſez pas au moins de vous faire jéſuite, ſurtout en Bretagne, car ils y ſont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chaſſer pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Pruſſe me mande qu'il eſt le meilleur ami du cordelier pape, et que le ſucceſſeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il eſt, comme le ſoutien de ſa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majeſtés très-chrétiennes et très-catholiques voudraient lui faire chaſſer. Je ne doute point que le nouveau ſujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt auſſi le meilleur ami de frère *Ganganelli.* Si vous allez jamais lui baiſer les pieds et ſervir ſa meſſe, avertiſſez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller ſonner.

On eſt bien plus occupé dans ce moment du contrôleur général et de ſes opérations (vraiment chirurgicales) que de l'aſſemblée

—— du clergé. Je ne doute point que cette aſſem-
1770. blée ne ſe paſſe comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à ſe faire moquer d'elle. Quand on aura ſon argent, on lui dira comme *Harpagon : Nous n'avons que faire de vos écritures ;* et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la Religieuſe de *la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne penſez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illuſtre ami ; croyez que je ſuis et ſerai toujours *tuus ex animo.*

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*, et du livre de l'abbé *Galiani?*

LETTRE

LETTRE CXVII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de *du Marsais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'Etat*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'Etat, que celui qui leur donne

—— des ſecours de ſon propre bien, ſurtout s'ils
1770. ſont donnés comme je viens de le dire. 3°. Parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paraiſſent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques ſur l'orthographe de *françois* ſont très-juſtes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne repréſente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'eſt un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*.

Page 12. Les *hiatus* ſont ſans doute un défaut en général; mais, 1°. il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, inteſtins, ſoit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'eſt une puérilité, et ſouvent un défaut contraire à la ſimplicité et à la naïveté du ſtyle, que le ſoin minutieux d'éviter les hiatus dans la proſe, comme le pratique l'abbé de *la Bletterie*? *Cicéron* ſe moque dans ſon *Orator* de l'hiſtorien *Théopompe*, qui s'était trop occupé de ce ſoin ridicule. Il me ſemble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à

ce ſujet un article plein de goût. 3°. Notre poëſie même me paraît ridicule ſur ce point; on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du ſecond vers ſoit beaucoup plus rude. 4°. Il *a Antoine* en averſion, n'eſt point proprement le concours de deux *a*; parce que *an* eſt une voyelle naſale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi eſt-ce un défaut qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre; qu'importe qu'on y employe une ſeule lettre ou pluſieurs? le ſeul défaut, c'eſt l'identité de la prépoſition *à* et du verbe *a*. 1770.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire; *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle ſuivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle*; car rien n'eſt plus commun, ce me ſemble, dans *Virgile* et dans tous les poëtes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me ſemble, dans *Virgile*, et aſſez fréquemment, des éliſions encore plus rudes que *arma amens*? comme, *multùm ille et terris*, &c. et mille autres ſemblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me diſpenſer, en ſongeant au proverbe *ne ſus Minervam*. L'auteur devrait bien conſoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la ſuite de l'ouvrage, ſi elle lui tombe entre les mains. J'embraſſe de tout mon cœur mon

illuſtre et reſpectable confrère, et je lui fais
1770. mon compliment ſur le ſuccès de *Sirven*, dont l'humanité lui eſt uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé *Audra* lui-même, l'*Hiſtoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remercîmens, de félicitation et d'encouragement.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mars.

Mon cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes aſſurément fort modeſte, car vous traitez bien mal vos panégyriſtes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela ſe corrigera aiſément.

Vous avez toujours ſur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs, ſeul bien libre que j'avais et dont je puſſe diſpoſer; de ſorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenſer mes domeſtiques après ma mort. L'autre, au contraire,

m'a accordé sur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas. 1770.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès*. 1°. Parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fet*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus surement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée.

5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais*, *facio*, je *plais*, *placeo*, je *tais*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

1770. Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* eſt fort doux ; *il alla à Arles*, eſt un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monoſyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a* d'*habet*.

L'abbé Audra a à Touloufe un, &c.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon goſier, parce que les deux *e* font une ſyllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* eſt bref. Je peux avoir tort en voyelles et en conſonnes ; mais je crois que ſi les vers des *Quatre ſaiſons* et de la Religieuſe flattent mon oreille, et ſi tant d'autres vers la déchirent, c'eſt que MM. de *Saint-Lambert* et de *la Harpe* ont ſenti comme je ſens.

Je vous demande très-humblement pardon de toutes ces pauvretés ; elles ſont au-deſſous de vous, je le ſais bien ; il ne faut pas parler

d'a, b, c, à *Newton*. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusans pour votre imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que je vois, comme *Archimède* et *Tacite*, quand ils étaient las de travailler. 1770.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Saint-Lambert*. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. *V.*

Vous me demandez ce que je pense de la Religieuse, des *Géorgiques* et de l'exportation des blés.

Je dis anathême à quiconque ne pleurera pas en lisant la Religieuse.

A quiconque ne rira pas des facéties de *Galiani*, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre saisons* de M. de *Saint-Lambert*.

Bonsoir, mon cher philosophe; je suis bien malade, mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

1770.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 de mars.

MON cher et illuſtre ami, je pourrais vous dire comme *Agrippine : non, non, mon intérêt ne me rend point injuſte.* Je ſais que la perſonne dont vous me parlez fait profeſſion de haine pour la philoſophie et les lettres ; je ne ſais pas non plus ſi l'Etat a plus à s'en louer que la philoſophie ; mais, je lui reconnais des qualités très-louables, et je ſais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve ſeulement que ſon éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'eſt à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général, que Dieu abſolve, il me fait auſſi perdre à moi environ cinq à ſix cents livres, et c'eſt le denier de la veuve. Juſqu'à préſent, nous voyons comment il fait prendre ; le temps nous fera voir comment il ſaura payer. Tout mis en balance, la perſonne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ſes ſemblables ; vous en avez loué

d'autres

d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup. 1770.

A l'égard de notre petite controverse poëtique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux-bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur*, *un héros*, *tout le camp ennemi*, *dispersé tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je

——— voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux
1770. autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire *Duclos* est absent depuis trois semaines : on prétend qu'il est allé négocier avec M. de *la Chalotais* ; on assure même que sa négociation n'a pas réussi : je n'en fais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons *Saint-Lambert* à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus ; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

LETTRE CXX. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 12 d'avril.

M. *Duclos* eſt arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illuſtre maître. Vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'il était allé à Saintes, pour négocier avec M. de *la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ſes fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon* entamée; elle pourrait devenir très-ſérieuſe, mais elle pourrait bien auſſi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ſes cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, ſe propoſe d'aller inceſſamment vous rendre ſes hommages. C'eſt un honnête garçon dont je crois que vous ſerez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui ſeront,

1770. à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le ſol ou le ſou; nous danſerons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours aſſez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philoſophe, mon cher ami, que ce ſoit à *Voltaire* vivant; ce ſera à *Voltaire* mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours, je ſens que je ſuis au bout de mon écheveau. Je me regarde dans votre entrepriſe illuſtre comme votre prête-nom. On veut dreſſer un monument contre le fanatiſme, contre la perſécution; c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reſte, y mettre une barbe de capucin; car, tout capucin que je ſuis, je n'en porte point la barbe.

Il ne ferait pas mal que *Frédéric* se mît au rang des souscripteurs; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte : cela sent encore plus son *Frédéric* que son *Marc-Aurèle*. 1770.

Adieu, mon digne et illustre ami; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

1770. *P. S.* Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de *Richelieu* et pluſieurs perſonnes de la cour ont contribué auſſi; M. le duc de *Choiſeul* et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, ſi vos compatriotes n'étaient jaloux d'être ſeuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le ſacrifice de leur délicateſſe. Adieu, adieu.

LETTRE CXXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de juin.

MON cher et illuſtre confrère, cette lettre vous ſera remiſe par M. *Panckoucke* que vous connaiſſez depuis long-temps, et dont vous m'avez ſouvent parlé, dans vos lettres, avec eſtime et avec intérêt. J'eſpère que cet intérêt augmentera encore, s'il eſt poſſible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaiſſance que vous aurez de l'honnêteté de ſon caractère, et des ſentimens de reſpect et d'attachement dont il eſt rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéreſſent, et je l'ai aſſuré que vous ne lui refuſeriez pas vos bontés et vos conſeils. Il vous contera tous les malheurs qu'a eſſuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le beſoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philoſophes faſſent un bataillon carré pour la ſoutenir. J'eſpère qu'il m'apprendra en quel état eſt l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui ſera ſi utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le ſuiſſe de *Félice* et ſes coopérateurs, au nombre deſquels ſont quelques

1770. poliſſons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *proſpectus* qu'ils ont publiés, ce ſera de la beſogne bien faite; et je ne doute pas que cette *ſociété de gens de lettres*, ſoi-diſant, ne renferme *pluſieurs ſuiſſes de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en ſoit, mon cher et illuſtre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke;* et j'eſpère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 de juin.

MON cher ami, mon cher philoſophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton*? Prêtez-moi un peu de votre bêtiſe, j'en ai grand beſoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monſieur l'archevêque de Toulouſe, qui paſſe pour une bête de votre façon, très-bien diſciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre eſpèce ceſſeront d'être aſſemblées? cela eſt aſſez important pour ce pauvre *Panckoucke*.

Répondez, je vous prie, à une autre queſtion. Le roi de Pruſſe vous a envoyé, ſans doute, ſon petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Eſſai ſur les préjugés*; ce roi a auſſi les ſiens qu'il faut lui pardonner: on n'eſt pas roi pour rien. Mais je voudrais ſavoir quel eſt l'auteur de cet *Eſſai* contre lequel ſa majeſté pruſſienne s'amuſe à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot*? ſerait-il de *Damilaville*? ſerait-il d'*Helvétius*? peut-être ne le connaiſſez-vous point; je le crois

—— imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il ſoit,
1770. me paraît reſſembler à *le Clerc de Montmerci*; il a de la force, mais il fait trop de proſe, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous diſe un mot de la plaiſanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut ſculpter ſous vos auſpices, a perdu toutes ſes dents, et perd ſes yeux; il n'eſt point du tout ſculptable; il eſt dans un état à faire pitié. Conſeillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui ſervirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buſte que tout autre.

Bonſoir, mon très-cher philoſophe; badinez avec la vie, elle n'eſt bonne qu'à cela.

LETTRE CXXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hippatie, (*)
Tous les vendredis raiſonnez
De vertu, de philoſophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous ſaurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A deſſiné l'original
De mon vieux et maigre ſquelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur inſigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'eſt un beau ſoufflet, mon cher et vrai philoſophe, que vous donnez au fanatiſme et aux lâches valets de ce monſtre. Vous employez l'art du plus habile ſculpteur de l'Europe, pour laiſſer un témoignage d'amitié

(*) Madame *Necker*.

1770. à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des *Pompignans* et des *Frérons*, &c. Vous écrasez, sous ce marbre, la superstition qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiseul* se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse; et soyez très-certain que, sans *Palissot* fils de son avocat, et sans *Fréron* qui a été son régent au collége des jésuites, il aurait été votre meilleur ami: je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presqu'autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de *Choiseul* les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de *Frédéric*, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe et comme homme de lettres; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il

faut qu'il donne. Par quelque somme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours vingt fois plus que lui; elle eſt au rang des artiſtes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches. 1770.

M. *Pigal* m'a fait parlant et penſant, quoique ma vieilleſſe et mes maladies m'aient un peu privé de la penſée et de la parole; il m'a fait même ſourire : c'eſt apparemment de toutes les ſottiſes que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et ſurtout des miennes. Il eſt auſſi bon homme que bon artiſte, c'eſt la ſimplicité du vrai génie.

J'ai vu le deſſin du mauſolée du maréchal de *Saxe;* ce ſera le plus grand et le plus beau morceau de ſculpture qui ſoit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec ſa naïveté dépouillée de tout amour propre, qu'il avait conçu le deſſein des accompagnemens de la ſtatue du roi qu'il a faite pour Rheims, ſur ces paroles qu'il avait lues dans le Siècle de *Louis XIV : C'eſt un ancien uſage des ſculpteurs de mettre des eſclaves aux pieds des ſtatues des rois; il vaudrait mieux y repréſenter des citoyens libres et heureux.*

Il communiqua cette idée à M. *Bertin* qui, en qualité de miniſtre d'Etat, et plus encore de citoyen, la ſaiſit avec chaleur, et doubla ſa récompenſe : ainſi c'eſt à lui que nous

1770. devons l'abolition de cette coutume barbare de ſculpter l'eſclavage aux pieds de la royauté. Il faut eſpérer du moins que cette lâcheté inſultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut eſpérer auſſi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artiſtes ne mentiront à la poſtérité.

Adieu, mon grand philoſophe, mon cher ami et mon ſoutien.

LETTRE CXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. *Pigal*, et une autre par M. *Panckoucke ;* celle-ci ne ſera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'eſt joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je ſerai votre précurſeur dans l'autre monde, ſi cela continue ; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de longtemps. Nous avons élu, lundi dernier, monſieur l'archevêque de Toulouſe à la place du

duc

duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste. 1770.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques Rousseau* m'a envoyé sa contribution, et que ce *Jean-Jacques* est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

1770. LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet.

MON cher et illuſtre ami, j'ai reçu à la fois, par *Marin*, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles eſſentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triſte, et preſqu'entièrement privé de ſommeil.

Je n'aime ni n'eſtime la perſonne de *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui, par parenthèſe, eſt actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuſer ſon offrande. Si cette offrande était indiſpenſable pour l'érection de la ſtatue, je conçois qu'on pourrait ſe faire une peine de l'accepter; mais qu'il ſouſcrive ou non, la ſtatue n'en ſera pas moins érigée; ce n'eſt plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une eſpèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la choſe, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraiſſent penſer comme moi.

Quant à *la Beaumelle*, il n'en eſt pas de même; c'eſt un homme décrié et déshonoré, ainſi que *Fréron* et *Paliſſot*; il ne ſerait pas juſte de mettre *Jean-Jacques Rouſſeau* dans la même claſſe : cependant ſi vous inſiſtez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre ſa ſouſcription que comme aſſocié étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Pruſſe? *Rouſſeau* ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à ſouffrir ſon offrande. A l'égard de *Frédéric*, je lui écrirai à ce ſujet, puiſque vous le déſirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à ſe joindre à nous. 1770.

Je ſais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoiſonner votre plaiſir, que ce n'eſt point à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, &c. que nous élevons ce monument, mais au deſtructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle eſt atroce, il eſt facile de graver ſur la ſtatue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame *du Deffant*, qui vous a écrit cette noirceur, eſt bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite avec

1770. on nous les doit. *Riquet* s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque ? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de génevois, et pour avoir établi sur le champ une manufacture considérable, rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de *Choiseul* me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de *Choiseul* l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de *Choiseul* est intime amie de madame *du Deffant*.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et madame de *Choiseul* ont souscrit; ou s'ils l'ont oublié; il est très-nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable

philoſophe, et vivez pour faire reſpecter la raiſon et l'eſprit. 1770.

N. B. Je crois la Gréce entière libre, au moment que je vous parle : voulez-vous que nous allions y faire un tour ?

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON très-cher philoſophe, je vous prie de me dire ce que vous penſez du *Syſtême de la nature ;* il me paraît qu'il y a des choſes excellentes, une raiſon forte et de l'éloquence mâle, et que par conſéquent il fera un mal affreux à la philoſophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions et quelques inconſéquences ; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le ſilence, ce ſera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je perſiſte dans la prière que je vous ai faite

—— de faire rendre à *Jean-Jacques* ſa miſe ; c'eſt
1770. l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux voir cet homme dans la liſte à côté de vous et de M. le duc de *Choiſeul* ; mais je vous recommande toujours *Frédéric*, non pas parce qu'il eſt roi, mais parce qu'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie inſtamment, mon cher ami, de me mander ſi vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaiſir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique* ; ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monſieur l'archevêque de Toulouſe, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera ſa protection pour les *Sirven*. Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeuneſſe du parlement eſt pour nous ; mais nous avons contre nous un procureur général qui, dans ſes concluſions ſur le procès des *Calas*, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame *Calas*. Cette bonne et vertueuſe mère me vint voir ces jours paſſés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enſeigner les ſages et pour réprimer les fous.

LETTRE

LETTRE CXXX. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature*? je pense comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, &c., mais que c'est un terrible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de DIEU, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils sont contens de ma lettre.

Quant à *Jean-Jacques Rousseau*, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous

—— invite de nouveau à vous détacher de cette
1770. idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Etes-vous sûr que M. le duc de *Choiseul* ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXXXI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de juillet.

PREMIEREMENT, mon cher philoſophe, ayez ſoin de votre ſanté. Vie de malingre, vie inſupportable, mort continuelle avec des momens de réſurrection; j'en ſais des nouvelles depuis plus de ſoixante ans.

2°. Vous avez ſans doute l'écrit du roi de Pruſſe contre le *Syſtême de la nature*, ouvrage trop long à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'eſt apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoſa* et de *Straton*, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne ſais comment, dans ce monde. Il me ſemble qu'il y a de l'abſurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le ſont pas; au moins le roi de Pruſſe relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit on, être imprimée. Nos ennemis diront que la diſcorde eſt dans le camp d'*Agramant*.

1770. Toutefois il faut que les deux partis ſe réuniſſent. Je voudrais que vous fiſſiez cette réconciliation, et que vous leur diſſiez : Paſſez-moi l'émétique, et je vous paſſerai la ſaignée.

Le roi de Pruſſe ne me parle pas plus de certaine ſtatue, que de celle du Feſtin de Pierre ; ne lui avez-vous pas écrit ? ne vous a-t-il pas répondu ?

Il ne me ſied pas d'en parler à *Catherine* l'héroïne. Ce ſerait à *Protagoras-Diderot* d'en écrire à cette amazone ; mais ſurtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager ſa bourſe que *Mouſtapha* épuiſe. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques*, et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus mépriſable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous !

Je vous embraſſe bien fort, mon cher ami.

LETTRE CXXXII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguſte.

JE n'ai point encore de réponſe, mon cher et illuſtre maître, à la lettre très-preſſante que j'ai écrite au roi de Pruſſe, le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit ſon effet, car voici ce que M. de *Catt*, ſon ſecrétaire, m'écrit du 22 : *Le roi ſouſcrira à ce que vous déſirez; quand il vous fera ſa réponſe, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponſe, je ne perdrai pas un moment pour vous en inſtruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'eſt que vraiſemblablement j'aurai bientôt le plaiſir de vous embraſſer. Tous mes amis me conſeillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête; j'y ſuis comme réſolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, paſſer par Ferney, ſoit en allant, ſoit en revenant. La difficulté eſt d'avoir un compagnon de voyage; car dans l'état où je ſuis, je ne voudrais pas aller ſeul. Une autre difficulté encore plus grande, c'eſt l'argent que je n'ai

—— pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je
1770. ne ſerais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de perſonne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Pruſſe, qui m'avait déjà offert, il y a ſept ans, quand j'étais chez lui, les ſecours néceſſaires pour ce voyage que je me propoſais alors de faire. J'attends ſa réponſe, ainſi que celle d'un ami à qui j'ai propoſé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière réſolution.

Je vous ai déjà mandé mon ſentiment ſur le *Syſtême de la nature; non*, en métaphyſique, ne me paraît guère plus ſage que *oui; non liquet*, eſt la ſeule réponſe raiſonnable à preſque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne ſais ſi on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il ſerait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Pruſſe, et je lui ai fait part de mes réflexions ſur ces objets, *grands ou petits; grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils ſont pour nous, comme le prouve leur obſcurité même. L'eſſentiel ſerait de ſe bien porter, ſoit en ce monde, ſoit en l'autre; mais *hoc opus, hic labor eſt.* Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaiſir de l'eſpérance de vous embraſſer encore.

LETTRE CXXXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'auguſte.

JE ne perds pas un moment, mon cher et illuſtre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'inſtant même la réponſe du roi de Pruſſe; non-ſeulement il ſouſcrira et ne *refuſera rien*, dit-il, *pour cette ſtatue*, mais la grâce qu'il y met eſt mille fois plus flatteuſe pour vous que ſa ſouſcription même; la manière dont il parle de vous, quoique juſte, mérite, j'oſe le dire, toute votre reconnaiſſance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre ſtatue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainſi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne ſortiront de vos mains; mais le courier preſſe en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaiſir. Adieu, mon cher ami; j'eſpère toujours vous embraſſer bientôt; j'eſpère auſſi que le même prince qui ſouſcrit ſi dignement et ſi noblement pour votre ſtatue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, ſi indiſpenſable pour ma ſanté. Je vous embraſſe de

tout mon cœur. Adieu, adieu; il eſt bien
1770. juſte que la philoſophie et les lettres aient quelques conſolations au milieu des perſécutions qu'elles ſouffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

LETTRE CXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Pruſſe et de ſa réponſe. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci (*). Perſonne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de perſonnes même connaiſſent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Pruſſe à tout ce que je rencontrerai. Cependant je ſerais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en ſerait peut-être mécontent, et en vérité il ſe conduit trop dignement et trop noblement, en cette occaſion, pour lui donner ſujet de ſe plaindre. J'eſpère donc, mon cher et illuſtre ami, que vous vous

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome III, page 139.

contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui désireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation. 1770.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

1770.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguſte.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris ; car aſſurément on ne ſe porte pas mieux ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle*, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans ſans en avoir eu l'obligation à Rome ; mais enfin, *ogni uno faccia ſecondo il ſuo cervello.*

Je ſouhaite que *Denis* faſſe ce que vous ſavez ; mais je doute que le viatique ſoit aſſez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens néceſſaires pour un tel voyage ; et ſi vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous ?

Ma philoſophie eſt ſenſible ; je m'intéreſſe tendrement à vous ; je ſuis bien sûr que vous ne ferez rien ſans avoir pris les meſures les plus juſtes.

Un de mes amis, qui n'eſt pas *Denis*, a fait imprimer une réponſe fort honnête au *Syſtême de la nature ;* je compte vous l'envoyer

par la première poſte. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis*, il n'en ſerait pas content, non-ſeulement parce qu'il en a fait une qui eſt ſans doute meilleure, mais par une autre raiſon. 1770.

On me mande que le miniſtère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres ſur l'évêché de *Fréron*; cet homme qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des ſottiſes!

Sæpè mihi dubiam traxit ſententia mentem.
Curarent Superi terras, an nullus ineſſet
Rector, et incerto fluerent mortalia caſu.

Je vous embraſſe du fond de mon cœur.

1770.

LETTRE CXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'auguſte.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en ſuis ravi. Je lus hier à l'académie françaiſe la lettre du roi de Pruſſe, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre ſerait inſérée dans ſes regiſtres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument ſi flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impreſſion près, que je vous prie ſurtout d'éviter, parce que le roi de Pruſſe pourrait en être mécontent. Je me ſouviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laiſſé imprimer la lettre qu'elle m'avait adreſſée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonſpect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, ſi vous déſirez qu'elle ſouſcrive, que *Diderot* lui en écrive; car je ne ſaurais m'en charger, parce que vraiſemblablement je ne ſerai pas à Paris dans

un mois, et par conſéquent hors de portée d'avoir ſa réponſe. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur, et compte toujours vous embraſſer bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Pruſſe, et je crois que vous devez auſſi un petit mot de remercîment à l'académie, que vous adreſſerez au ſecrétaire. 1770.

LETTRE CXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguſte.

Denis a raiſon, mon très-cher philoſophe; c'eſt à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la ſienne eſt celle dont je ſuis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtreſſes avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raiſon que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet*; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en paſſant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaiſir de voir en paſſant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli*.

1770. Voici un petit morceau qui eſt à peu-près en faveur du maître dont il eſt vicaire. Je ne crois pas que *Denis* trouve bon que je chaſſe ſur ſes terres ; mais je ne crois pas non plus qu'il oſe paraître fâché. Quoi qu'il en ſoit, voici la drogue que je vous ai promiſe. Je vous prie ſurtout de lire mon aventure avec M. *Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonſtration aſſez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame *Denis* ſe joint à moi pour vous prier de paſſer par chez nous en allant voir le ſaint père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

LETTRE CXXXVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguſte.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie, c'eſt bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment, c'eſt bien autre choſe que la faibleſſe dont vous vous vantiez.

J'écris au ſouſcrivant (*), comme de raiſon, mais tout cela n'eſt que *vanitas vanitatum*, quand la machine eſt épuiſée. C'eſt une plaiſante choſe que la penſée dépende abſolument de l'eſtomac, et que malgré cela les meilleurs eſtomacs ne ſoient pas les meilleurs penſeurs.

Si je ſuis mort quand vous paſſerez par Ferney, madame *Denis* vous fera les honneurs de la maiſon; en attendant je vous embraſſe comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

(*) Le roi de Pruſſe.

1770.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

MON cher et véritable philoſophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquiſitorien arrive à Ferney le même jour que vous, et *Paliſſot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y eſt encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philoſophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philoſophe (*), avocat général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté et d'*Henri IV*, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Enciſe. C'eſt apparemment pour ces trois délits; mais *Paliſſot* aura probablement une place conſidérable à ſon retour à Paris, et *Fréron* ſera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'eſprit et de connaiſſances; ſi vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. de *Caſtillon*, qui penſe comme

(*) M. *Dupaty*.

M.

M. *Dupaty*, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire. 1770.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui par-tout où il va.

Persequitur pede pœna claudo.

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. *Duché*, à M. *Venel*, et à quiconque pense. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver *Damilaville*.

1770. LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

MON cher et grand philoſophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit ſans ſouffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit ſans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens ſi affreuſe.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont ſervi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'eſt vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Dànemarck. Si ce n'eſt pas vous qui lui avez écrit, c'eſt vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, et c'eſt à vous que je dois ſa belle ſouſcription pour la ſtatue.

Nous avons pour nous, mon cher philoſophe, toutes les puiſſances du Nord; *ſed libera nos à domino meridiano.* Le midi eſt encore encroûté comme les ſoleils de *Deſcartes;* ce ne ſont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. *Duché* à un M. de *Caſtillon.*

Grenoble se vante de M. *Servan*; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très-grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle. 1770.

Je serai très-vivement affligé, s'il est vrai que mon *Alcibiade*, dans sa vieillesse, persécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon *Socrate* est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite : mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Palissot* encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit, et d'agrément, et de bonté pour moi.

1770. Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de *Caſtillon*; elle peut être très-glorieuſe pour lui, et ſurement vous vous y intéreſſerez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela ferait peut-être un peu long, et je ſuis trop malade.

Madame *Denis* vous préſente toujours ſes regrets et à M. de *Condorcet*; auſſi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'eſt pas juſte que nous vous poſſédions ſeuls, *oportet fruatur famâ ſui*.

LETTRE CXLI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de novembre.

DE tous les malades, mon cher philoſophe, le plus ambulant c'eſt vous, et le plus ſédentaire c'eſt moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouſe, ſi tolérant, a fait mourir par ſon intolérance le pauvre abbé *Audra*, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a ſollicité ſa deſtitution de ſa place de profeſſeur en hiſtoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le tranſport au pauvre abbé; il eſt mort au bout de quatre jours: je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de ſix ſemaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philoſophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite perſécution à la *Décius*, contre notre primitive Egliſe; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice *Catherine II*, le roi de Pruſſe,

1770. On prétend que, dans son discours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentimens que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse, et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de

penser

penſer pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occaſion que ce qu'il n'a pu abſolument ſe diſpenſer de faire, et il y a ſurement bien loin de là à être déclamateur, perſécuteur et aſſaſſin. 1770.

Nous avons, dites-vous, pour notre Egliſe l'empereur de la Chine, le roi de Pruſſe, la czarine, le roi de Danemarck, &c. &c. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine :

Les biens ſont loin de nous, et les maux ſont ici, &c.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de ſa vie, vous embraſſe et vous aime de tout ſon cœur. Ma ſanté eſt paſſable; j'eſpère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. *Gaillard* ſera notre confrère. Votre recommandation n'eſt pas le moindre de ſes titres.

1770.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de décembre.

MON cher philoſophe, mon cher ami, il eſt important que nous ayons, avec monſieur *Gaillard*, un littérateur, quel qu'il ſoit, attaché à l'académie, philoſophe, et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de *Malesherbes*.

On dit auſſi que le préſident *Debroſſes* ſe préſente. Je ſais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres auſtrales*, il a fait un livre ſur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé eſt aſſez bon, et ce qui eſt de lui déteſtable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une conſultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à ſon propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, ſi je le pourſuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages ſuſpects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choſes à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de Sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'académie. Je devine très-bien quelle est la souscription dont vous me parlez, cela serait charmant. 1770.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très-bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de *Condorcet* et vos autres amis.

1770.

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illuſtre maître, que le préſident *Debroſſes* eſt ſur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partiſans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai ſu que le nombre de ces partiſans eſt en effet conſidérable, et que nous ſommes menacés de cette plate acquiſition, ſi nous ne feſons pas l'impoſſible pour la parer. Or, vous ſaurez que le grand promoteur de ce plat préſident, eſt le doucereux *Foncemagne*, qui peut-être craindrait de vous déſobliger, s'il ſavait que vous ſerez offenſé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écriviſſiez, ſans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne*, et que M. d'*Argental* parlât à *Foncemagne* de votre part. Vous auriez ſoin de mettre dans votre lettre quelque choſe d'honnête pour *Foncemagne* qui en ſerait flatté, qui vraiſemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore auſſi vraiſemblablement que vous avez à vous plaindre

du préſident *Debroſſes*. Il ſerait bon auſſi que vous en écriviſſiez fortement à l'abbé de *Voiſenon*, qui ſans cela pourrait être favorable au préſident, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui aſſure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du préſident *Hénault*. 1770.

Il paraît juſqu'à préſent que la place de *Moncrif* ſera pour *Gaillard*; encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour *la Harpe*, je vois clairement qu'il n'y faut pas penſer en ce moment, et que nous ne réuſſirions pas, ſi ce n'eſt peut-être à lui caſſer le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous ſauver d'un mauvais choix, c'eſt de prendre l'abbé *de Lille*, ou d'engager quelqu'un de la cour à ſe préſenter. Je ne déſeſpère pas que nous ne réuſſiſſions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illuſtre maître; écrivez à M. d'*Argental* et à l'abbé de *Voiſenon*, et ſurtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſerai juſqu'à la fin *tuus ex animo*.

1770.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Je ſuis bien embarraſſé, vrai ami, vrai philoſophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Leman je ne peux rien. Vous ſavez ce que je vous ai écrit ſur *Marin;* quels bons ouvrages a-t-il fait? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il eſt très-utile aux gens de lettres. Le préſident naſillonneur a fait *les Fétiches*, et même *les Terres auſtrales*, et n'a jamais été utile à perſonne. Si j'écris au petit abbé, il ſe mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui eſt arrivé plus d'une fois; ſi j'écris à d'*Argental*, il n'en parlera pas à *Foncemagne*, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la ſeule reſſource eſt *de Lille*. Sa traduction des *Géorgiques* de *Virgile* eſt la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'eſt un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque eſpèce de grand ſeigneur?

Vous avez bien remarqué ſans doute, dans

l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement ; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats. 1770.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disait? *Laleu* prétend que non, mais c'est que *Laleu* n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voisenon* et à tous les gens de lettres intéressés à la chose. (*)

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait le président *Debrosses* pour confrère.

1770. **LETTRE CXLVI.**

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de décembre.

CHER et digne philoſophe, c'eſt pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je ſouhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit perſécuteur nafillonneur, n'ait point la place due aux *la Harpe*, aux *de Lille*, aux *Caperonnier*, à *Marin* même qui peut rendre des ſervices aux gens de lettres ; mais tâchez que MM. *Duclos*, *Thomas*, *Marmontel*, *Saurin*, *Voiſenon*, gardent le ſecret. J'ai écrit à M. d'*Argental*, et l'ai prié de parler à *Foncemagne*, comme je vous l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le ſache, et ne me joue un mauvais tour ; mais il faut ſavoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous ſavez du roi de Danemarck.

Puiſque je ſuis en train de vous parler de rois, je vous avoue que *Catau* me néglige

fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux. 1770.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez *Marin* secrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse, *à V, à Ferney.*

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé *Audra* aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette

démiſſion ; l'archevêque lui a rendu ſa parole
1770. comme il l'avait reçue, ſans même s'être preſſé d'en faire uſage ; car s'il ſe fût preſſé, l'abbé aurait pu avoir un ſucceſſeur avant ſes regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été profeſſeur, l'archevêque ſe ſerait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu reſter profeſſeur, il a preſque accuſé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni déſigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouſe, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impoſſible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux, pût être profeſſeur d'hiſtoire et de religion ; qu'il lui conſeillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refuſé de quitter ; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, ſi on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y oppoſait pas, et qu'il s'en tiendrait là, ſi le parlement le renvoyait dans ſa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'expoſer devant le parlement. Il y avait entre cette converſation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus ſe ſont écoulés ; au bout de ces huit jours

il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause ; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie ; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il assure, d'autres désagrémens qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son mandement, en manquant à sa parole, en retirant sa démission, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'assemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main. 1770.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être bien sûr qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérans. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que mal-intentionné pour l'abbé *Audra*. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un

1770. très-bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président *Debrosses*, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Adieu, mon cher maître; priez DIEU *ne quid respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

LETTRE CXLVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

Ah! mon cher ami, mon cher philoſophe, c'eſt une choſe bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien ſoit obligé de faire du mal, parce qu'il eſt prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en eſt mort, et c'eſt, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; perſonne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cauſe.

Je paſſe le Rubicon, pour chaſſer le naſillonneur délateur et perſécuteur; et je déclare que je ſerai obligé de renoncer à ma place, ſi on lui en donne une. J'ai ſi peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Pruſſe vient d'envoyer ſa noble quote part pour la ſtatue; vous avez mis apparemment Pruſſe pour Danemarck. La ſtatue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Méſſieurs ont donc réſolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre*

1770. ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès : les plaideurs ſeront réduits à la dure néceſſité de s'accommoder ſans frais. Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoye une Epître au roi de Danemarck, afin qu'il faſſe pendant avec le roi de la Chine. C'eſt un grand ſoulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame *Necker*, de lui dire combien je lui ſuis attaché pour le reſte de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

LETTRE CXLIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février.

MON très-cher philosophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé *de Lille*? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polisson qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de *Fréron*.

On me mande que M. de *Mairan* est fort malade ; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie, (comme disent les pères de l'Eglise). Si l'abbé *de Lille* est un homme

1771. sociable, un philosophe et un homme ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir ? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de *Clément ;* mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des *Ribalier*, des *Cogé*, des *Tamponet*.

Pleurons sur Jérusalem et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

LETTRE CL.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

Je vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse, que ce monarque établit si hardiment dans ses Etats. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée, des

des occupations forcées, et mes maladies continuelles, ne m'ont pas laiſſé un moment dont je puiſſe diſpoſer. 1771.

Je m'attendais bien que le maréchal de *Richelieu* ſe mettrait à la tête de la faction pour le nafillonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ſes lettres, qu'il aimait mieux me ſervir dans mes amours que dans mes averſions. Il a paſſé ſa vie à me faire des plaiſirs et des niches, à me careſſer d'une main et à me déviſager de l'autre; c'eſt ſa façon avec les deux ſexes. Il faut prendre les gens comme ils ſont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. *Gaillard*. J'eſpère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais, tout en plaiſantant, ſa faction aura le deſſous, et cela eſt fort amuſant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami *le Beau*; chaque choſe vient en ſon temps.

Adieu, mon cher philoſophe; adieu l'honneur des lettres. Madame *Denis* eſt enchantée, comme moi, de votre diſcours.

1771.

LETTRE CLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

Je crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'oppofera point à M. *Gaillard*.

Vous devez avoir reçu, mon cher philofophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Epître au roi de Danemarck fur la liberté de la preffe ne paraiffe dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en difiez votre fentiment, mais je tremble toujours de la laiffer courir le monde.

Eft-il bien vrai qu'on va reftreindre le reffort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien : il eft cruel de fe ruiner pour aller plaider en dernier reffort à plus de cent lieues de chez foi.

Je ne fais comment je fuis avec madame *Necker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de *Condorcet*?

Je vous embraſſe bien tendrement, mon très-cher philoſophe. Je ſuis bien malade. 1771.
Eſt-il vrai que M. de *Mairan* ſe meure?

Il faut paſſer dans ma barque.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de mars.

Mon cher philoſophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. *Marin*, je le prie inſtamment de vouloir bien m'en informer. Je haſarde enfin de lui envoyer l'Epître au roi de Danemarck, avec un peu de proſe verſifiée, adreſſée à lui-même. Ce n'eſt pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer ſur les excrémens de la littérature, que ſur d'autres excrémens.

Je ſupplie mon cher philoſophe de ne donner aucune copie des fadaiſes à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ſes amis, mais il ne faut pas mettre le public dans ſa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir,

1771. donnez-la à qui vous voudrez ; pourvu que ce ne ſoit pas à ce fripon de naſillonneur, je ſuis content. Demandez à *Lalande*, qui eſt voiſin de ſes terres, s'il n'eſt pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuſes. M. de *Condorcet* pourrait-il ſuccéder à M. de *Mairan*? il n'a rien fait, dira-t-on ; tant mieux : nous avons plus beſoin de gens qui jugent, que de gens qui faſſent.

Je n'ai rien à dire ſur tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui ; tout ce que je puis me permettre, c'eſt de déteſter du fond de mon cœur les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* juſqu'au dernier moment de ma vie. C'eſt ainſi que je vous aimerai.

LETTRE CLIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

Je m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à *le Clerc de Montmerci*, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'Epître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies?
Qui fut de votre table, écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui fut donner une ame au public hébété?

Je mettrai à la place si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

1771. Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et, à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

LETTRE CLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

ON me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mière ;* en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort, au parlement de Paris, épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner ; mais les criminels qu'on

transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'Etat des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation; et puis d'ailleurs, vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*. 1771.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

MON très-cher philosophe, je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistère du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et, puisque l'abbé *de Lille* a été en âge de traduire *Virgile*, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me

bornais à être juſte ; mais il me paraît que je
1771. ne ſuis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

J'apprends, par un autre provincial qui eſt à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît ſur le parlement de Paris et ſur les conſeils ſouverains. Elle eſt, Dieu merci, d'un jéſuite qui eſt en Piémont ; c'eſt le même qui fit *Il eſt temps de parler*, et *Tout ſe dira.*

Vous ſavez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les ſix conſeils ; mais aſſurément je ſuis bien loin de rien imprimer ſur de telles affaires. Je ſuis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne ſe point commettre : cette ſituation eſt triſte.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadêmes.

et il m'a ſemblé qu'on diſait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadêmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; ſi je me trompe, je paſſe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait ſes plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire abſolument nu. Voici ma réponſe : Décidez de mon effigie, c'eſt à vous que je

la

la dois ; c'eſt à vous de me donner un habit, ſi cela vous plaît. Soyez sûr que vêtu ou non, je ſuis à vous juſqu'à ce que je ne ſois plus rien. 1771.

Adieu ; je n'ai jamais été ſi malade ; je ſuis aveugle et goutteux ; il faut ſupporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me conſoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux diſcours. En vérité, vous ſoutenez ſeul l'honneur des lettres, et je ne ſais point d'homme plus néceſſaire que vous.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

MON très-cher philoſophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait paſſer. J'ai entendu la lecture de vos deux diſcours, car il ne m'eſt pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un ſi triſte état, que me voilà un petit *Tirésie*, un petit *Oedipe ;* et j'ai bien la mine de reſter aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

1771. Je n'entendrai jamais rien dans les champs élyſées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Deſcartes* et *Chriſtine*. Je ne ſais rien de plus beau que votre éloge du roi de Pruſſe. Il ne vous avouera pas tout le plaiſir qu'il aura eu d'être ſi bien peint par vous dans l'académie des ſciences, mais il le ſentira de toutes les puiſſances de ſon ame. Non, perſonne n'a rendu la philoſophie et la littérature plus reſpectables. Il n'y a peut-être à préſent que notre cour qui n'en ſente pas le prix; mais je lui pardonne, ſi elle établit en effet ſix conſeils pour rendre hardiment la juſtice, et ſi elle paye les frais que les pauvres diables de ſeigneurs de paroiſſe font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux règlemens du monde. Je ſerai attaché juſqu'à mon dernier ſoupir à un miniſtre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le ſerai point du tout à des corps qui ont fait du mal; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que ſon ami ou ſa maîtreſſe.

Adieu, mon cher ami; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre-humain.

LETTRE CLVII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel; c'est un titre que les secrétaires d'Etat n'ont pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. Monsieur de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé: *Réflexions sur la jalousie.* Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous pour nouveaux confrères? *La Harpe* a donné, dans le *Mercure*, une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

1771. LETTRE CLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Je ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami ; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, &c. &c. *Et ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo*, dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu d'Hollande, intitulé : Questions sur l'Encyclopédie, adressés à M. *Briasson*, pour les remettre à M. le marquis de *Condorcet*. Je ne sais si M. *Briasson* m'a rendu ce petit service; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et que je ferai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'Epître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce

monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient furement de Copenhague ; le mal eſt très-médiocre. 1771.

Pourriez-vous me dire quel eſt l'auteur d'un éloge de l'abbé *Trublet*, qui eſt dans le même *Journal encyclopédique* d'avril ? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, pluſieurs articles de M. de *Lalande* qui paraiſſent à la lettre *A*. Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander ſi on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de *Mairan* ?

Je voulais écrire aujourd'hui à monſieur de *Saint-Lambert*, mais je ne ſais ſi ma faibleſſe me le permettra.

Adieu, mon très-cher philoſophe ; j'ai bien peur que la philoſophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de ſe tenir tranquilles. Vous ſavez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'eſt pas à moi que l'abbé *de Lille* ſuccède quelque jour, j'applaudirai auſſi, car j'aime toujours les vers ; on meurt comme on a vécu.

1771.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juin.

Je ne fais plus, mon très-cher philoſophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Queſtions. Le paquet eſt tout prêt depuis près d'un mois; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'eſt aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaiſſiez pas, ſans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorſque, ſur ſon titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez ſollicité vivement ſa repréſentation; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, ſe vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents perſonnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il eſt ſingulier que cet ouvrage ſoit permis, et que l'*Encyclopédie* ſoit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui ſuis attaché, à lui et à ſes anciens amis. Mais, pour mes aſſaſſins, je leur ſoutiendrai toujours qu'ils ont tort ; et je crois que, dans le fond de ſon cœur, il ſera de mon avis. 1771.

J'ai penſé mourir hier ; c'eſt un état qui n'eſt pas ſi déſagréable qu'on le croit ; je ſouffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami ; la vie eſt horrible ſans la ſanté ; mais, lorſqu'à la maladie il ſe joint une petite pointe de perſécution, cet état n'eſt point plaiſant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penſer et de ſentir, mon entéléchie ſera entièrement à vous.

—— joint à sa dignité celle d'imprimeur, se fait
1771. une très-belle édition du *Système de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition. Le gonfalonier de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à M. de *Crillon*.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CLXII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de septembre.

MON très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de *Crillon* et de princes de *Salm* à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils reparaissaient, ce ne serait que pour être en horreur à la France; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes serait en sureté.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre

genre. C'eſt une apparition de notre Seigneur
1771. *Jéſus-Chriſt* dans une paroiſſe de l'évêché de Tréguier en Baſſe-Bretagne, et un diſcours qu'il a prononcé devant monſieur l'évêque ſur les péchés des Bas-Bretons ; le tout avec approbation et privilége. Cela eſt bien conſolant, et vaut aſſurément tous vos diſcours académiques.

Adieu, mon cher et reſpectable ami ; je ſuis toujours ſouffrant et aveugle. Si j'étais bas-breton, *Jéſus-Chriſt* m'aurait guéri ; mais je vois bien qu'il ne ſe ſoucie pas des Suiſſes.

LETTRE CLXIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. *La Harpe* persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénélon*; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurde, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des suites? l'académie agira-t-elle? est-ce à l'académie qu'on en veut? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son mari nous a dit des choses bien extraordinaires; tous deux sont très-aimables; ils méritent de prospérer, et ils prospèreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très-cher et très-grand philosophe.

(*) Madame la comtesse de *Rochefort*.

1771. J'ajoute que *la Harpe* m'ayant pressé très-vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye assez inutile; mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les discours académiques, sur la sorbonne et sur l'*Encyclopédie*.

LETTRE CLXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 d'octobre.

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de *la Harpe*. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic *Ribalier* s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de *Marmontel*. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie

royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Verſailles, M. le prince *Louis* eſt le ſeul qui ait ſervi l'académie dans cette occaſion; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en ſommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver déſormais, comme autrefois, les diſcours des prix par deux docteurs de ſorbonne. Il y a quatre ans que nous avions ceſſé d'exiger cette approbation, par des raiſons très-raiſonnables. 1°. Parce que, lorſqu'on annonça, dans une aſſemblée publique, que l'éloge de *Charles V* devait être ainſi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des éloges, comme celui de *Molière*, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce qu'il y en a, comme ceux de *Sulli*, de *Colbert*, où il faut parler d'autre choſe que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de ſorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracaſſeries. 4°. Enfin, parce que ces docteurs abuſaient ſcandaleuſement du droit d'effacer ce qu'il leur plaiſait; témoin l'éloge de *Charles V*, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquiſition, &c. Il faudra pourtant déſormais ſe ſoumettre à ce joug; à la bonne heure. Je

1771.

gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt
1771. du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de *la Harpe*. Je sais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

Mon cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des sots, qui méprise les fripons, et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les règlemens qu'on a faits sur les blés, on a presque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce

que

que vous penſez, quand les portes ſont fermées. Si vous aviez été en Ruſſie, on vous y aurait vu honoré, reſpecté et enrichi. Vous ſeriez, par-tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui inſtruiſent les rois, et vous ſerez chez vous en butte aux bêtiſes d'un cuiſtre de ſorbonne, ou à l'inſolence d'un commis. C'eſt dans de telles circonſtances que le ſtoïciſme eſt bon à quelque choſe : 1771.

Virtus, repulſæ neſcia ſordidæ,
Intaminatis fulget honoribus.

Qui prendrez-vous donc pour ſuccéder à notre confrère le prince du ſang ? Un philoſophe nous ſerait plus utile qu'un prince ; mais où le trouver ? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte ; c'eſt la pire eſpèce de toutes et la plus mépriſable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et ſurtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne ſoit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philoſophe ; je ne ſais comment vous envoyer le

—— ſix et le ſeptième volume des Queſtions. Paris
1771. eſt une ville aſſiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme *Candide* en cultivant mon jardin; c'eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CLXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philoſophe, par M. *Bacon*, non pas *Bacon* de Vérulam, mais *Bacon* ſubſtitut du procureur général, et pourtant philoſophe.

J'ai demandé à *Marin* ſi je pouvais vous faire tenir par lui le ſix et ſeptième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothéque, ſans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame *le Gendre*, ſœur de M. *Hénin* notre réſident. Cela fera nombre parmi vos livres; ce n'eſt qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Hiſtoire critique de Jéſus-*

Christ. Il n'eſt pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève ; mais auſſi il n'eſt pas aiſé d'en faire paſſer en France. DIEU me préſerve de ſervir à répandre cet ouvrage abominable, capable de deſſécher toutes les ſemences de la religion chrétienne dans les conſciences les plus timorées ! Je ne l'ai lu qu'avec une ſainte horreur, et en feſant des ſignes de croix à chaque ligne. 1771.

Il paraît encore deux autres petits livres qui ſont des canons de douze livres de balle, tandis que l'*Hiſtoire critique* eſt une pièce de vingt-quatre. L'un eſt l'*Examen des prophéties*, et l'autre l'*Eſprit du judaïſme*. On nous en fait craindre encore pluſieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne ſe laſſe point de perſécuter les fidelles. Nous touchons aux derniers temps, ſans doute.

L'expulſion des jéſuites annonce la fin du monde, et nous allons voir inceſſamment paraître l'*Antechriſt*. Je me prépare pour cette grande révolution, puiſque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embraſſe le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

peu-près tout ce que nous pouvons faire dans
1771. les circonſtances préſentes, et vous penſeriez de même, ſi vous voyiez de près l'état des choſes. Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de novembre.

MON cher philoſophe, je vous envoie ce rogaton qui ſort de la preſſe. Il y a quelques articles qui pourront vous amuſer. Vous n'avez pas été content de *Mannius*, car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence: et par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence eſt bornée: mais la mienne eſt ſi prodigieuſement bornée, qu'elle craint toujours de ne ſavoir ce qu'elle dit; elle reſpecte infiniment la vôtre; elle gémit comme vous ſur bien des choſes; elle vous eſt tendrement attachée. *V.*

LETTRE CLXIX. 1772.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un poisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a surement pas pris les conseils en cette

occaſion. La haine que ce protecteur de *Clément*
1772. affiche contre les philoſophes eſt d'autant plus étrange, qu'aſſurément perſonne n'a plus affiché que lui, et dans ſes diſcours et dans ſes ouvrages, les maximes anti-religieuſes et anti-deſpotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque dans ſa rapſodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il eſt bon que vous ſachiez, car enfin il eſt bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, ſinon que la littérature eſt dans un état pire que jamais; que je deviens preſque imbécille de découragement et de triſteſſe; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe et vous recommande les poliſſons et leurs protecteurs.

LETTRE

LETTRE CLXX. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

MON très-cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont comme nos finances, un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps il faut que je reste dans ma retraite; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine*; M. de *la Harpe* m'en parle, M. de *Chabanon* aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit; car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis : mais on prétend que l'ouvrage est très-ennuyeux; c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne soit un petit pédant, fort vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise

——— humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre
1772. d'honnêtes gens, il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension, comme le savetier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de Castor et Pollux; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin*.

A l'égard de ses tomes de mélanges, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, menfonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de *Fréron*. Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se

vent quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espèce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir ; mon agonie est votre très-humble servante. 1772.

LETTRE CLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Premier de juillet.

„ J'EN appelle aux étrangers qui ont poussé „ les hauts cris, qui ont répété, après des „ français, *que nous étions une nation frivole qui „ savait rouer et ne savait pas combattre.* Qui a „ donné le plus grand scandale, ou un enfant „ indiscret, ou des juges qui le font périr „ dans les plus affreux supplices ? La mort „ de l'infortuné chevalier de *la Barre* est un „ bien plus grand crime que celle de *Calas.* „ Au moins dans celle-ci, un juge peut allé- „ guer d'avoir été séduit par des présomptions „ et par le cri public ; dans celle-là, c'est une „ indécence punie comme le prétendu parri- „ cide de Toulouse.

„ Obscurs fanatiques, qui du fond de vos

1772. ,, tanières, où vous rongez les os et sucez le ,, sang des sages, apprenez à l'univers que ,, vous êtes les colonnes des mœurs et du ,, culte; phraseurs mitrés ou sans mitres, avec ,, un capuchon ou sans capuchon, quand ,, cesserez-vous de faire des homélies sur la ,, charité, pour apprendre que c'est au savant ,, d'instruire et non pas au bourreau? ,,

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel, le 8 d'avril, en présence de monsieur le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé *Audra*. On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. *Marmontel* vous a-t-il montré les Systêmes? quel profane a si cruellement estropié les Cabales?

C'était un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au sujet des Druides, sous des noms différens, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime. 1772.

Le parti eſt pris d'écraſer les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon*; vivez chez vos barbares.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

MON très-cher ami, mon très-illuſtre philoſophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut bien ſe charger de ma lettre, me fournit la conſolation et la liberté de vous écrire comme je penſe.

Vous ſentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le ſoutien le plus intrépide de l'académie en a voulu être le perſécuteur. Le préſent et le paſſé me font une égale peine : je ne vois que cabales, petiteſſes et méchanceté. Je bénis tous les jours les cauſes ſecondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il eſt plus doux de faire ſes moiſſons que de faire des tracaſſeries ; mais ma ſolitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens

——— de bien, c'eſt-à-dire avec vos amis, à qui je
1772. vous ſupplie de me bien recommander.

Votre *chût* eſt fort bon; mais il n'eſt pas mal d'ordonner, de la part de DIEU, à tous ceux qui voudraient être perſécuteurs, de rire et de ſe tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à perſécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins ſans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philoſophie pour être inſenſible à tout cela; mais vous ſavez qu'ainſi va le monde.

Ce qui ſe paſſe dans le Nord n'eſt pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une ſcène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être français que danois, ſuédois, polonais, ruſſe, pruſſien ou turc; mais je veux être français ſolitaire, français éloigné de Paris, français ſuiſſe et libre.

Je m'intéreſſe beaucoup à l'étrange procès de M. de *Morangiés*. Mes premières liaiſons ont été avec ſa famille. Je le crois exceſſivement imprudent. Je penſe qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au haſard de ne point payer; que dans l'ivreſſe de ſes illuſions et d'une conduite aſſez mauvaiſe, il a ſigné des billets avant de recevoir l'argent. C'eſt une abſurdité; mais toute cette

affaire eſt abſurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclairciſſemens qu'on ne m'en a donné. Les avocats ſe donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le ſont ſi peu, les raiſons plauſibles que chaque partie allégue ſont tellement accompagnées de mauvaiſes raiſons, qu'on eſt tenté de laiſſer tout là. Un traité de métaphyſique n'eſt pas plus obſcur: et j'aime autant les diſputes de *Mallebranche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*. C'eſt par-tout le cas de dire: *Tradidit mundum diſputationi eorum.* 1772.

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver ſon jardin, et que *Candide* n'eut raiſon que ſur la fin de ſa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raiſon dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philoſophe; c'eſt-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup; et, ſi je ſuis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote; mais je ſuis ſurement *Jean* qui vous aime.

1772. LETTRE CLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Je voudrais, mon très-cher et très-grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais.... je m'arrête dans le fort de mes je voudrais, je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela est fort; mais cela est-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Velches? il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeait aussi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique, qu'à celles de

l'académie, puiſque vous y parlez. On vous a confu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reſte eſt ſi bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaiſir. 1772.

Nous attendons une hiſtoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très-curieuſe; on prétend même qu'elle eſt vraie: en ce cas, ce ſera la première de cette eſpèce.

Le roi de Pruſſe me mande qu'il m'envoie un ſervice de porcelaine; vous verrez qu'elle ſe caſſera en chemin. Il jouira bientôt de ſa Pruſſe polonaiſe; en digèrera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus long-temps?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiſer*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit ſi crûment:

Je crois l'ame immortelle, et que c'eſt Dieu qui tonne.

Vivez *memor noſtrî*; je ſuis à vous paſſionnément.

1772.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher philoſophe, ce ſiècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jéſuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir? Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez ſans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo*, qui a écrit, ou laiſſé écrire ſous ſon nom, une lettre à la *Jean-Jacques*, prodigieuſement folle et inſolente. On a imprimé cette lettre; l'imprimeur s'eſt ſervi de mon orthographe; les ſots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape: voilà où j'en ſuis avec ſa ſainteté. Elle eſt infaillible, mais je ne ſais ſi c'eſt en fait de goût, et ſi elle démêlera que ce n'eſt pas là mon ſtyle.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'eſt que cet abbé *Pinzo*; et, au nom du grand Etre dont *Ganganelli* eſt le vicaire, *da mi conſiglio*.

Nous avons ici *le Kain*; il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Gueſclin;

il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai. 1772.

Voici mon petit remercîment au remercîment de M. *Vatelet*.

Je vous embraſſe de toutes mes forces.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de novembre.

MON cher et grand philoſophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la ſaiſon où je perds la vue ſelon mon uſage. Je ne ſavais pas d'ailleurs que vous fuſſiez l'ami de madame *Geoffrin*; je vous en félicite tous deux: mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui reſſemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il eſt vrai que perſonne ne vous reſſemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous ſatisfaire ſur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, les Lois de

—— Minos, que vous verrez ſiffler inceſſamment.
1772. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* dit au ſénateur *Mérione :*

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le ſénateur lui répond :

Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang ;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de *Teucer*, et il ſe trouve que c'eſt le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame *Geoffrin* dans ſon attachement pour le roi de Pologne, et dans ſon eſtime pour M. le comte d'*Heſſenſtein ;* mais je l'avertis que *Mérione* n'eſt qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la nobleſſe d'ame de ſon ſuédois. J'admire *Guſtave III*, et j'aime ſurtout paſſionnément ſa rénonciation ſolennelle au pouvoir arbitraire ; je n'eſtime pas moins la conduite noble et les ſentimens de M. le comte d'*Heſſenſtein*. Le roi de Suède lui a rendu juſtice ; la bonne compagnie de Paris et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace*; cette copie eſt un peu griffonnée, mais c'eſt la plus correcte de toutes. Je deviens plus inſolent à meſure que j'avance en âge. La canaille dira que je ſuis un malin vieillard. 1772.

André Ganganelli a heureuſement aſſez d'eſprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* ſoit de moi; un ſot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'eſt apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philoſophes. Il m'a paſſé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Pruſſe vient de m'envoyer un ſervice de porcelaine de Berlin, qui eſt fort au-deſſus de la porcelaine de Saxe et de Sève; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des Lois de Minos. Il y a encore des gens qui croient que c'eſt l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laiſſer dire le monde. Les *Fréron* et les *la Beaumelle* auront beau jeu.

Bonſoir; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet*; et ſurtout dites à madame *Geoffrin* combien je lui ſuis attaché.

1772. # LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

J'AI penſé, mon cher ami, qu'il faut un ſucceſſeur à *Thiriot* auprès du roi de Pruſſe. Je ſuppoſe que le prophète *Grimm* eſt déjà en fonction; mais ſi cela n'était pas, ſi ce grand prophète était employé ailleurs, il me ſemble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Pruſſe ſerait bien content d'avoir un correſpondant littéraire, auſſi rempli de goût et d'eſprit. Je crois que perſonne n'eſt plus en état que vous de lui procurer cette place; et ſi la choſe eſt praticable, vous y avez déjà ſongé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en eſt ſur cette petite affaire.

Vous ſouvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne ſais quel préſident d'Abbeville, à qui on devait pieuſement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la queſtion ordinaire et extraordinaire; après quoi, il devait être brûlé à

petit feu, conjointement avec le chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins velches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'*Etallonde*, auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur *Pasquier* et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'*Etallonde* esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de *la Barre*, pour l'édification des fidelles. 1772.

Adieu, mon cher philosophe; je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade, et moi je le suis toujours.

1772.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de décembre.

OUI, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*; car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Cogé pecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans

pour

pour prix à tous les autres cuiſtres du royaume : *Non magis* DEO *quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.* Admirez néanmoins avec quelle bêtiſe cette belle queſtion eſt énoncée ; car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philoſophie n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois* ; ce qui ſignifie, en bon français, qu'elle n'eſt ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds ſavent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me ſemble que ce ſerait bien le cas de répondre à leur belle queſtion, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît ſemblant d'entendre l'aſſertion de ces cuiſtres dans le ſens très-vrai et très-naturel qu'elle préſente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner. 1772.

Que de bonnes choſes à dire pour prouver que la philoſophie n'eſt ennemie ni de DIEU ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occaſion ſur ſes ennemis, en rappelant les *Damiens*, les *Ravaillac*, les *Alexandre VI*, et tous les monſtres qui leur ont reſſemblé ! Ce ſerait à vous, mon cher maître, plus qu'à perſonne, à rendre ce ſervice aux frères perſécutés.

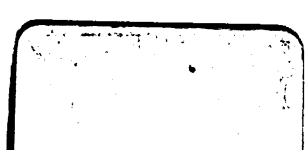
Vous ignorez vraiſemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre

vous et vos amis. Vous ignorez que *Cogé pecus*
1772. a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel esprit, chez un comte de *Lautrec* qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de *Lautrec* instruit, fit venir *Sabatier*, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seraient présens, et qui, par sa friponnerie, avaient été

expofés à un foupçon qu'ils ne méritaient pas ; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protége ; ce n'eſt pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'eſt de leurs protecteurs qu'il faudrait faire juſtice. 1772.

Il faut que je vous diſe encore un trait de *Cogé pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher*, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant *Larcher* à ſe joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit ſur je ne ſais quelle ſottiſe d'*Hérodote*, mais qui au fond eſt un galant homme, tolérant, modéré, modeſte, et vrai philoſophe dans ſes ſentimens et dans ſa conduite, du moins ſi j'en crois des amis communs qui le connaiſſent et l'eſtiment ; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaiſant, écrit avec beaucoup de grâces et de ſel, et lui dit qu'il ſe garderait bien de s'en plaindre.

Fin du Tome ſecond.

MAY 19 1942